

HISTOIRE LITTÉRAIRE

LITTÉRATURE LATINE

TRAVAUX RÉCENTS ET QUESTIONS DE MÉTHODE

II

LES INFLUENCES ET LES IDÉES

LES GENRES ET LES FORMES D'ART — LES OUVRAGES GÉNÉRAUX

I

C'est un travail considérable, mais fort important, d'étudier la descendance d'une œuvre littéraire. Quand on ne veut pas se payer de généralités banales sur l'influence qu'elle a exercée, il n'y a qu'un moyen, c'est de suivre cette influence à la trace, pas à pas, à travers les œuvres postérieures. C'est ce qu'ont bien compris quelques critiques, — pas assez peut-être encore : et ils se sont mis à rechercher la « survivance » des grands écrivains latins. — Ils l'ont cherchée d'abord dans la littérature antique elle-même : on a fait voir les réminiscences de Térence que présentent Tit-Live, Horace et Ovide¹ ; ce que Caton a fourni à Polybe et aux agronomes grecs² ; comment Plutarque a utilisé et le *De senectute*

1. Tschernjaff, *Terentiana*, Kasan, 1900 (et Leipzig).

2. Holtz, *Woch. für klass. Philologie*, 1886 et 1888 ; Reuther, *De Catonis de Agricultura libri uentilgria apud Graecos*, Leipzig, 1903.

de Cicéron et ses Mémoires sur son consulat¹ ; les passages de Saluste qui se rencontrent chez les écrivains ultérieurs² ; l'action de Tite-Live sur les historiens qui l'ont suivi³. Virgile, dont l'admiration a été une véritable religion dans le monde scolaire romain, devait être tout naturellement envisagé à ce point de vue : M. Valmaggia a tracé l'histoire du virgilianisme dans la littérature latine, et M. Georgii celle de la critique virgilienne chez les anciens⁴. M. Calonghi a prétendu retrouver l'influence d'Ovide dans les poésies de Lygdamus ; M. Siegmund l'a montrée plus justement chez Sénèque⁵. La fortune de Stace et celle d'Apulée ont été observées respectivement par MM. Valmaggia et Weyman⁶. Enfin M. Hosius⁷, en recueillant les citations des poètes latins contenues dans les Inscriptions, a donné une preuve frappante de la diffusion dans le public de certaines œuvres littéraires.

Il ne serait pas difficile, à l'aide des instruments de travail qu'offre le *Corpus* de Vienne et qui sont pour la plupart excellents, de suivre ce que devient dans la littérature chrétienne tel écrivain profane, comment il est connu, cité, interprété, admiré, corrigé ou combattu. M. Erdmann Schwartz l'a fait pour Varron, et M. Philippe pour Lucrèce⁸ : la richesse et la nouveauté des résultats qu'ils ont obtenus font souhaiter qu'on écrive d'autres études de ce genre.

M. Philippe est d'ailleurs descendu jusqu'au XIII^e siècle ; et en effet, en dehors des limites classiques, l'action de la littérature latine est intéressante à examiner. Ici nous rencontrons les copieux et minutieux travaux de M. Manitius : par ses livres sur Horace et Ovide au Moyen Âge, par ses articles du *Philologus* sur Tibulle, Propertius, Juvénal, Tacite, Plinius l'Ancien, Plinius le Jeune,

1. Schmidt, *De Cic. Commentario de consulatu graece a Plutarcho expresso*, Lohbeck, 1884. — Zuretti, *Riv. di Filol.*, XIX, 7-9.

2. Nitzschner, *De locis Sallustianis qui apud auctores et grammaticos veteres leguntur*, Hannover, 1884.

3. Reinhold, *Das Geschichtswerk des Livius als Quelle*...., Berlin, 1898.

4. Valmaggia, *Riv. di Filol.*, XVIII, 7-9. — Georgii, *Phil.*, IX^{me}, Supplément. (sur la critique des *Ilucol.* et des *Georg.*) : *Die antike Aeneidkritik*, Stuttgart, 1901. — Dunder, *De Dictys-Septimio Vergilii imitatore*, Dresde, 1880.

5. Calonghi, *Riv. di Filol.*, XXIX, 2. — Siegmund, *Wiener Studien*, XXI, 1.

6. Valmaggia, *Riv. di Filol.*, XXI, 7-9, 10-12. — Weyman, *Studien zu Apuleius und seinen Nachahmern*, München, 1893.

7. Hosius, *Abh. Mus.*, XI, 2.

8. Erdmann Schwartz, *De Varronis apud Sanctos Patres vestigia*, Leipzig, 1888. — J. Philippe, *Revue de l'histoire des religions*, XXXIII, 1-2.

Eutrope, etc., il a fait preuve d'une égale connaissance des choses romaines et des choses médiévales, et constitué ainsi une sorte d'épilogue à la littérature latine, digne de toute estime¹. En même temps que lui, quelques critiques ont accompagné à travers le Moyen Age leur auteur favori : M. Dziatzko, Térence² ; M. Schwabe, Catulle³ ; M. Collignon, Pétrone⁴ ; MM. Wotke et Hosius, Perse⁵ ; M. Hild, Juvénal⁶ ; M. Rück, Pline l'Ancien⁷ ; M. Schepss, Suétone⁸, sans parler de quelques recherches sur des points de détail⁹. Ces diverses études ont mis en lumière des faits souvent curieux, et aussi ces deux vérités générales trop souvent oubliées : la première, qu'il n'y a pas de vraie solution de continuité entre l'antiquité romaine et le Moyen Age ; l'autre, qu'il n'y a pas non plus de rupture brusque entre le Moyen Age et la Renaissance. L'antiquité n'a pas péri tout d'un coup, pour tout d'un coup ressusciter ; elle n'a jamais été complètement oubliée, et ainsi, grâce à la philologie latine, le Moyen Age nous apparaît sous un jour autre et plus vrai.

Enfin, pour certains écrivains tout au moins, on ne s'est pas arrêté à la fin du Moyen Age. Les ouvrages de MM. Sabbadini et Zielinski sur le cicéronianisme embrassent un long espace de temps¹⁰. M. Braitmaier a fait l'histoire d'Homère et de Virgile depuis Scaliger jusqu'à Herder, et M. Mustard a rapproché Virgile

1. Manilius, *Analekten zur Geschichte des Horaz im M. A.*, Göttingen, 1893 ; *Beiträge zur Geschichte des Ovidius im M. A.*, Leipzig, 1900 ; *Philologus*, XLVII, XLIX, I, 11. — Dans la *Zsch. für die Est. Gymn.*, XXXIX, 10, M. Manilius a montré saint Cyrille utilisé par Walram de Naumbourg.

2. Dziatzko, *Neue Jahrbücher*, CXLIX, 7.

3. I. Schwabe, *Hermes*, XX, 3.

4. Collignon, *Annales de l'Est*, 1893 (Janvier).

5. Wotke et Hosius, *Rh. Mus.*, XLIII, 4.

6. Hild, *Annales de la Faculté de Poitiers*, 1891. — M. Mass et M. von Winterfeld ont étudié (*Philologus*, LVIII, 2), l'un les rapports de Juvénal et de Joseph Icanus (vers 1300), l'autre un témoignage d'Abélard sur un vers de Juvénal.

7. Rück, *Neue Phil. Rundschau*, 1901. — Voir, du même, les C. R. de l'Acad. de Munich, 1902, sur Plin et Robert de Cricklade (xiii^e siècle).

8. Schepss, *Blätter für das bayerische Gymnasialschulwesen*, XXIII, 2-3.

9. J. Schwenke, Cicéron et le presbyter Hadoardos (*Philologus*, V^{re} Suppltd.), — Müntz, Virgile sorcier (*Academy*, 1896). — Jalinko, *Comœdianae Horatianae Ires*, Leipzig, 1891. — John E. H. Mayor, Sénèque dans Alain de Lille (*Journ. of Phil.*, XX, 39). — Nemethy, les Distiques de Caton et Planude (*Egyetemes Phil. Közlöny*, 1891). — P. von Winterfeld, le *Phœnix* de Lactance et la Vie rythmique de saint Elot de Noyon (*Philologus*, LXII, 3).

10. Zielinski, *Cicero im Wandel der Jahrhunderte*, Leipzig, 1897. — Sabbadini, *Storia del Ciceronianismo*, Turin, 1885.

et Tennyson¹. M. Campaux a essayé de démêler les causes de la popularité d'Horace en France, et M. Städler les vicissitudes de sa réputation depuis Lessing². L'influence de Sénèque, celle de Pétrone, ont donné naissance à de bons travaux de MM. Counson et Collignon³. A la condition d'être faites avec précision, sans virtuosité fantaisiste ni parti-pris subjectif, de telles études ont leur utilité : il n'est pas sans profit, pour bien connaître ce qu'a été réellement un auteur, de savoir quelle action il a exercée sur les générations successives.

II

A l'aide de tels rapprochements, on peut se faire une idée plus exacte de la place qu'occupent les œuvres latines dans l'évolution littéraire. De ces œuvres en elles-mêmes, l'étude peut être faite à un triple point de vue : on peut considérer en elles soit les faits qu'elles nous apprennent, soit les idées qu'elles expriment, soit la valeur d'art qu'elles possèdent. Parmi ces trois sortes de recherches, les premières, celles qui portent sur l'intérêt « documentaire », sont assez abondantes, mais restent un peu en dehors de la littérature proprement dite ; celles qui touchent à l'histoire des idées sont, à mon sens, trop négligées ; celles enfin qui sont consacrées à la forme artistique sont extrêmement nombreuses, mais peut-être insuffisamment conformes à la méthode que l'on pourrait souhaiter.

Dans beaucoup d'articles et de mémoires, les ouvrages des écrivains romains sont traités à peu près uniquement comme des sources de renseignements. Cette façon d'agir est en soi fort légitime : seulement j'ose croire qu'elle n'a rien à voir avec l'histoire littéraire, — et j'entends ce mot non au sens traditionnel et mesquin, mais au contraire dans sa signification la plus moderne et la plus scientifique. Lorsque MM. Soltau et de Storn étudient dans la III^e Décade l'éclipse de 217 ou le recensement des troupes d'Han-

1. Brattmaler, *Comptes rendus de l'Acad. de Wurttemberg*, XXXIII, 3-4, 5-6, 11-12.
— W.-P. Mustard, *American Journ. of Philol.*, XXX, 78.

2. Campaux, *Annales de l'Est*, avril 1893. — Städler, *Die Horazfrage seit Lessing*, Berlin, 1902.

3. Counson, *Musée Napoléon*, VII. — Collignon, *l'Étranger en France*, Paris, 1905.

nibal¹, lorsque M. Columba fait, d'après les *Annales*, l'histoire du procès de Cremutius Cordus², lorsque M. Mispoulet, en lisant la satire « du Turbot », entreprend de retrouver la composition du *consilium principis*³, il est bien clair que Tite-Live, Tacite ou Juvénal ne sont que le prétexte et non la matière véritable de leurs recherches. Et, à un degré plus élevé, j'en dirais presque autant de ce genre de travaux qui s'intitulent « Horace et son temps⁴ », « la société romaine d'après le témoignage des épigrammes de Martial⁵ », « Ausone et son temps⁶ », « la domination des Ostrogoths en Italie d'après les œuvres d'Ennodius⁷ ». Ces études peuvent être fort intéressantes ; — celle de M. Jullian sur Ausone, entre autres, me paraît un chef-d'œuvre de reconstitution historique, tout à fait digne de l'homme qui connaît le mieux et l'antiquité latine et l'époque gallo-romaine ; — mais dans de tels écrits les œuvres littéraires ne servent que de moyens en vue de fins étrangères à la connaissance de la littérature. Horace serait un poète épique, Martial un auteur de théâtre, Ausone et Ennodius des philosophes, que les résultats atteints seraient les mêmes. Si l'histoire littéraire était vraiment représentée par de tels essais, elle ne serait plus qu'une discipline auxiliaire de l'histoire des mœurs ou des institutions, au lieu d'être l'histoire d'un art.

Au contraire, comme cet art vit de pensées autant que de formes esthétiques, comme, en particulier, les auteurs latins ont écrit, non sans doute pour nous renseigner sur les usages de leur époque, mais pour exprimer leurs opinions sur les sujets qui les préoccupaient, l'histoire littéraire peut faire une large place à l'histoire des idées, elle le doit ; — et il est regrettable, en ce qui est de la littérature latine, qu'elle l'oublie trop. Ni en Allemagne, ni en Italie, ni en France même, où nous avons cependant les beaux modèles donnés par M. Martha, M. Boissier ou M. Denis⁸, on ne s'inquiète

1. Soltau, *Hermes*, XXII, 3. — E. von Stern, *Das Hannibalische Truppenverzeichnis bei Livius*, Berlin, 1891.

2. Columba, *Atena e Roma*, 35.

3. Mispoulet, *Revue de Philologie*, 1889.

4. Nello, *Horaz und seine Zeit*, Berlin, 1892.

5. Ultramaro, *Les épigrammes de Martial et leur témoignage sur la société romaine*, Gênes, 1900.

6. Jullian, *Revue historique*, XLVII et XLVIII.

7. Dumoulin, *Revue historique*, LXXVIII et LXXIX.

8. Martha, *Le poème de Lucrèce*, 1899 ; *Les moralistes sous l'empire romain*, Paris, 1899. — Boissier, *L'opposition sous les Césars*, Paris, 1875 ; *La Religion*

assez des intentions politiques, morales, philosophiques ou religieuses qui animent les grandes œuvres littéraires. Par exemple, on répète sans cesse, — et l'on n'a pas tort, — que la littérature latine est une littérature essentiellement politique : or, non seulement il n'existe pas, à ma connaissance, de bonne histoire des idées politiques chez les écrivains romains, mais même, à qui en voudrait entreprendre une, bien des matériaux feraient défaut. Signalons cependant quelques discussions sur la partialité de Saluste¹, sur les intentions de Virgile dans les *Bucoliques* et l'*Enéide*², sur les odes politiques d'Horace³, sur les allusions satiriques dans les fables de Phèdre⁴ et dans la *Phèdre* de Sénèque⁵, sur l'attitude de Lucain envers Néron⁶, sur le but de l'*Agricola* et de la *Germanie*⁷; ajoutons qu'on nous promet, sur les théories politiques de Sénèque, un livre d'ensemble⁸. C'est quelque chose sans doute; mais la récolte est un peu maigre en un champ aussi vaste.

L'histoire des idées philosophiques compte plus de travaux de valeur : celui de M. J. Masson sur Cicéron et la théologie épicurienne⁹; ceux où MM. Brieger, Giussani, Rusch et Pascal ont essayé d'élucider divers points de l'atomisme lucrétien¹⁰; ceux de MM. Rubin, Baumgarten et Kreyher sur les rapports de Sénèque tant avec le stoïcisme antérieur qu'avec le Christianisme¹¹. Mais ces

romaine d'Auguste aux Antonins, Paris, 1874; *La fin du paganisme*, Paris, 1894.
— Deula, *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, Paris, 1856.
— La superstition après Auguste, *Bulletin de la Faculté de Caen*, 1890, 1.

1. Gerstenberg, *Ist Sallustius ein Parteilichschristlicher*, Berlin, 1893. — Discussion à la Société historique de Berlin entre Gerstenberg, Abraham, Ruloff et Voigt (9 janvier 1893).

2. P. Leo, *Hermes*, XXXVIII, 1. — E. Norden, *Rh. Mus.*, LIV, 3; *Neue Jahrb. für Kl.-Alt.*, IV, 4, 1. — Nemethy, *Egyptisches Phil. Közlemény*, XII, 1.

3. Karsten, *Mnemosyne*, XXVI, 2.

4. Havel, *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1893.

5. W. Ribbeck, *Rh. Mus.*, XLIII, 4.

6. L. Paul, *Neue Jahrb. für Phil.*, CXLIX, 3-6.

7. Golling, *Zeitschr. für die kgl. Gymn.*, XXXVII, 7. — Büsso, *De Taciti Agricolae*, Hildesheim, 1886. — Ulrich, *Der literarische Streit über Tac. Agricola*, Vienne, 1884. — Löwner, *Der literarische Charakter des Agricola von Tac.*, Eger, 1884. — Weinberger, *Die Frage nach Entstehung und Tendenz der Germania*, Olmütz, 1890-91.

8. René Waltz, Thèse de doctorat (en préparation).

9. J. Masson, *Classical Review*, juin 1902.

10. Brieger, *Philologus*, LX, 4 (sur la vite, l'espace, etc.). — Giussani, *Rivista di Filologia*, XXIII, 1 (sur le clinamen et la volonté). — Rusch, *Neue Jahrb.*, CXXXIII, 1 (sur l'économie). — Pascal, *Rivista di Filologia*, XXX, 2 (sur la déclinaison).

11. Rubin, *Die Ethik Senecas in ihrem Verhältnisse zur älteren und mittleren*

travaux portent presque tous sur les œuvres de philosophes de profession, et encore sur la partie spéciale et technique de ces œuvres. Dans Sénèque, par exemple, on examine plutôt les réponses qu'il donne aux diverses questions de l'école stoïcienne que l'on ne cherche à ressaisir sa pensée personnelle et vivante. On dédaigne Cicéron, comme trop « amateur » sans doute, oubliant que, ne fût-ce que par ses souvenirs d'homme d'Etat, il a dû modifier ce qu'il empruntait aux théoriciens grecs. Quant aux poètes, qui, sans être philosophes, sont nourris de philosophie, qui, à défaut de doctrines, ont des tendances tout aussi importantes à connaître, Ennius, Virgile¹, Sénèque le Tragique, Lucain², Perse, Juvénal, on néglige de les envisager sous cet aspect, — à part Horace³, dont la courte sagesse est souvent commentée : mais Horace n'est pourtant pas à lui seul toute la poésie ni toute la pensée de Rome !

L'histoire des idées chrétiennes est, semble-t-il, mieux partagée. En Allemagne, bon nombre d'érudits, à la fois théologiens et philologues se tournent vers ce domaine qui sollicite doublement leur attention ; et en France, le souvenir des pénétrantes études de Renan et de E. Havet, l'influence plus récente de la *Fin du paganisme* de M. Boissier, ont maintenu ces questions en pleine lumière. Cependant, ce sont surtout les commencements de la littérature latine chrétienne qui attirent les historiens. La physionomie de Tertullien, notamment, si frappante et si originale, est souvent retracée ; M. Guignebert en a donné récemment un portrait extrêmement soigné, neuf en grande partie, et M. Monceaux lui a fait une large place parmi ses Africains⁴. Saint Cyprien, quelque moins curieusement étudié, est encore assez bien connu⁵. Quant à

Stoa, Munich, 1901. — Baumgarten, *L. Annaeus Seneca und das Christentum*, Rostock, 1895. — Kroyher, *L. Annaeus Seneca und seine Beziehungen zum Urchristentum*, Berlin, 1887).

1. Voyez cependant Ranzoli, *La religione e la filosofia di Vergilio*, Turin, 1900.

2. Voyez cependant Millard, *Lucan sententia de deis et fato*, Utrecht, 1891.

3. Schneidewin, *Die horatische Lebensanschauung*, Hanovre, 1890. — Gilbert, *Ueber den ethischen Gehalt der Oden des Horaz*, Schneeburg, 1893. — Kopacz, *De Horatii rectae vitae praeceptis*, Leopoli, 1902.

4. Lehmann, *Bulletin de la Faculté de Caen*, II et III (Tertullien et les Valentinien ; Tertullien et les persécutions). — Jung, *Wiener Studien*, XIII, 2 (Tertullien et l'étranger). — Noldkehen, *Hist. Zeitschrift*, XVIII (Tertullien homme et citoyen). — Guignebert, *Tertullien*, Paris, 1902. — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1902 et suiv.

5. Delarochelle, *Revue d'Hist. et de Litt. relig.*, I, 6 (l'idée de l'Eglise dans saint Cyprien). — Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1902 et suiv.

Lactance, M. Brandt a défini les origines et la marche de sa pensée dans une série d'excellents articles, que j'ai essayé de synthétiser en insistant sur le caractère aristocratique et conservateur que prend chez ce nouvel apologiste l'exposé traditionnel des idées chrétiennes¹. Mais, à partir du iv^e siècle, les travaux d'ensemble se font plus rares, à part quelques chapitres très vivants de *La fin du paganisme*, la comparaison si finement présentée par M. Thamin entre la morale de saint Ambroise et celle de Cicéron², et un essai de M. Grandgeorge sur saint Augustin et le néoplatonisme³. Les recherches sur les points de détail ne manquent pas, certes ; mais il serait désirable qu'on en donnât la substance, sans se perdre dans les difficultés chronologiques et les arguties dialectiques. Celui qui, à travers les inhombrables conflits des sectes, dégagerait de tous les ouvrages de polémique les idées essentielles et les tendances fondamentales, qui ferait pour les Hilaire, les Jérôme, les Augustin, ce que M. Faguet a fait pour Voltaire ou Montesquieu, de Maistre ou Ballanche, c'est-à-dire donnerait de leur pensée un portrait à la fois précis et large, celui-là compléterait bien heureusement l'histoire des idées dans le monde romain.

III

Si, du point de vue philosophique, on passe au point de vue artistique, on trouve des travaux bien plus nombreux. Ils demeurent, à vrai dire, encore un peu rares en ce qui concerne les théories qui ont guidé les écrivains, les conceptions esthétiques, soit générales, soit particulières à chaque genre. Cependant l'histoire de la critique littéraire a été tracée par MM. Hild et Collignon⁴, celle de l'hellénisme à Rome par MM. Romizi, Santi Lo Cascio et Cacclalanza⁵ ; celle des lectures publiques par M. Valmaggi⁶, celle

1. Brandt, *Sitzungsber der kais. Akad. der Wiss. in Wien*, CXVIII, CXIX, CXXV. — René Pichon, *Lactance*, Paris, 1901.

2. Thamin, *La morale de saint Ambroise*, Paris, 1895. — Dolesier, *Journal des Savants*, août 1896.

3. Grandgeorge, *Saint Augustin et le néoplatonisme*, Paris, 1896.

4. Hild, *Annales de la Faculté de Poitiers*, 1892. — Collignon, *Annales de l'Est*, XV, 2.

5. Romizi, *Atene e Roma*, XXXV, 4. — Santi Lo Cascio, *Riv. di Filologia*, XX, 1-3. — Cacclalanza, *Rivista di Filologia*, XVIII, 1-3 (sur Caelius de Calacté).

6. Valmaggi, *Rivista di Filologia*, XVI, 3-4.

de l'enseignement littéraire par M. Jullien ¹. Le rôle de Lucilius a été défini par M. Petitjean ², les opinions de César et de Cicéron sur certains poètes par MM. Schler et Radford ³, Marx et Gandiglio ⁴, la culture artistique de Cicéron par MM. E. Bertrand et Rigal ⁵; les connaissances littéraires et les jugements d'Aulu-Gelle par MM. Hertz et Romano ⁶. Enfin les mots dont se servent habituellement les critiques ont été réunis et classés par M. Causeret ⁷.

La grammaire étant liée intimement chez les Romains à la critique, on peut signaler ici les travaux d'ensemble de MM. Jeep et Bölte sur la littérature grammaticale ⁸, et les études de détail de MM. Büttner, Maixner et Schanz sur le rôle de Porcius Licinus ⁹, de M. Mentz sur celui d'Aelius Stilo ¹⁰, de M. Nettleship sur l'étude de la grammaire chez les Romains du I^{er} siècle ap. J.-C. ¹¹, de M. Thilo sur Probus ¹², de M. Rosenstock sur Donat et Servius ¹³, de M. Sabbadini sur l'opinion de S. Grégoire le Grand relativement à la grammaire ¹⁴.

La poésie populaire, assez mal connue, a été l'objet d'un livre de M. L. Müller ¹⁵. Dans la poésie latine, le principe de variation chez les divers écrivains a été mis en lumière par M. Schulze ¹⁶. Plusieurs savants se sont occupés de définir avec plus de précision les différentes espèces du genre dramatique : M. Hendrickson la *satura* dramatique, M. Boissier la *fabula prætecta*, M. Hodermann la

1. Jullien, *Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome*, Paris, 1886.

2. Petitjean, *Bulletin de la Faculté de Caen*, II, 3-4.

3. Schler, *Americ. Philol. Assoc.*, XXXII. — Radford, *ibid.*

4. Fr. Marx, *Berl. Phil. Woch.*, 4 juillet 1891 (Cicéron et Lucrèce). — Gandiglio, *Bollettino di Filol. Class.*, VII, 9 (Cicéron et les poètes noui).

5. E. Bertrand, *Annales de la Fac. de Grenoble*, 1890. — Rigal, *Cicero optimarum artium amator*, Paris, 1890.

6. Hertz, *Opuscula Gelliana*, Berlin, 1886. — Romano, *La Critica letteraria in A. Gellio*, Turin, 1903.

7. Causeret, *Annales de la Faculté de Poitiers*, janvier 1888.

8. Jeep, *Rh. Mus.*, XLIV, 1. — Bölte, *De artium scriptoribus latinis quæstiones*, Bonn, 1886.

9. Büttner, *Rh. Mus.*, LV, 1; *Porcius Licinus und der literarische Kreis des Q. Lutatius Catulus*, Leipzig, 1893. — Maixner, *Zeitschr. für die Öst. Gymnasien*, XXXVIII, 1. — M. Schanz, *Rh. Mus.*, LIV, 1.

10. Mentz, *De L. Aelio Stilone* (Comm. Phil. Jenenses, IV), Leipzig, 1888.

11. Nettleship, *Journ. of Philol.*, XV, 30.

12. Thilo, *Neue Jahrb.*, CXLIX, 4-5, 6.

13. Rosenstock, *De Donato et Servio syntaxeos latinæ interpretibus*, Königsberg, 1886.

14. Sabbadini, *Bollettino di Filol.*, VIII, 9 et 11.

15. L. Müller, *Die Volksbildung der Römer*, Hambourg, 1893.

16. Schulze, *Neue Jahrb. für Phil.*, CXXXI, 12.

comédie *palliata*, MM. Dosson et Courbaud la comédie *togata*, MM. Maffei et Hilberg l'Atellane¹. Sur la satire (non dramatique), et sur Lucilius, Varron et Horace, il y a eu des travaux de MM. Lezius, Birt, Leo et Hendrickson². M. Haube a étudié les relations de l'épopée nationale avec l'épopée à sujets grecs³, MM. Neméthy et Hœlzer celles de l'élégie latine avec l'élégie hellénique⁴. Enfin on peut signaler les recherches de M. Piazza sur l'épigramme⁵, de MM. Hervieux et Crusius sur la fable⁶, de MM. Ziehen et Opitz sur la poésie didactique⁷.

Quelques aperçus généraux ont été indiqués par MM. Ritter, Seeck et Peter sur l'évolution de l'histoire⁸, par MM. Soltau et Morawski sur le rôle qu'y jouent les discours⁹, par M. Wolcott sur la loi du parallélisme chez les historiens primitifs¹⁰. Les origines de l'annalistique ont attiré l'attention de MM. Enmann et Hertz¹¹, l'influence de Cicéron sur le développement du genre celle de MM. Ziegler et Henze¹², la conception historique de Tacite celle de M. Asbach¹³. M. Fr. Leo a étudié le genre des « biographies »¹⁴,

1. Hendrickson, *Amer. Journ. of Philol.*, XV, 1. — Bolssier, *Revue de Philologie*, 1893. — Hodermann, *Neue Jahrb.*, XCVII, 1 (sur les acteurs dans Térence). — Dosson, *Annales de la Faculté de Clermont*, février 1892. — Courbaud, *De comoedia togata*, Paris, 1899. — Maffei, *Le favole Atellane*, Volterra, 1886. — Hilberg, *Wien. Studien*, XIII, 1.

2. Lezius, *Woch. für Klass. Philol.*, 7 octobre 1891 (sur le sens de *satura*). — Birt, *Zwei politische Satiren des alten Rom*, Marburg, 1888. — Fr. Leo, *Hermes*, XXIV, 1 (Varron et la satire). — Hendrickson, *Amer. Journ. of Phil.*, XVIII, 71 (les Épîtres d'Horace rentrent-elles dans la *Satira*?)

3. Haube, *Woch. für Kl. Phil.*, 3 juillet 1901.

4. Neméthy, *Rapports de l'élégie romaine avec celle des Grecs*, 1902. — Hœlzer, *De poeti amatoris...*, Marburg, 1899.

5. Piazza, *L'epigramma latino*, Padoue, 1894.

6. Hervieux, *Les fabulistes latins*, Paris, 1893 et suiv. — Crusius, *Philol.*, LIV, 3.

7. Ziehen, *Neue Jahrb. für das Kl. Alt.*, I, 6-7. — Opitz, *De argumentorum metricorum latinorum arte et origine*, Leipzig, 1883.

8. M. Ritter, *Historische Zeitschrift*, XVIII. — Seeck, *Die Entwicklung der antiken Geschichtschreibung*, Berlin, 1898. — Peter, *Die geschichtliche Literatur über die römische Kaiserzeit bis Theodosius I*, Leipzig, 1897.

9. Soltau, *Neue Jahrb. für Klass. Altert.*, V, 1. — Morawski, *Zur Rhetorik bei den röm. Historikern*.

10. Wolcott, *Americ. Journ. of Philol.*, XXXIII, 2. — Druns, *Die Persönlichkeit in der Geschichtschreibung*, Berlin 1898.

11. Enmann, *Rh. Mus.*, LVII, 4 (sur les *Annales Pontificum*). — Hertz, *Rh. Mus.*, XLIII, 2 (le nom du premier affranchi historien). — Niese, *De annalibus romanis*, Marburg, 1886.

12. Ziegler, *De Cicerone historico*, Berlin, 1900. — Henze, *Quomodo Cic. de historia iudicaverit*, Iena, 1899.

13. Asbach, *Cornelius Tacitus*, 1886.

14. Fr. Leo, *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer literarischen Form*, Leipzig, 1901.

M. Wölfflin celui des « épitomés » ¹, M. Schmidt la littérature géographique ².

M. Bürger s'est occupé du roman avant Pétrone, et M. Collignon, après avoir consacré sa thèse de doctorat à Pétrone, a esquissé l'évolution de la littérature romanesque en général ³.

La lettre, chez les Romains, forme un genre véritable avec des sous-genres : le genre épistolaire a été décrit par M. Peter, et le sous-genre « consolation » par M. Buresch ⁴.

De même les diverses variétés de l'éloquence ont été examinées à part : l'éloquence sénatoriale par M. Denis, l'éloquence judiciaire par M. Poiret, l'éloquence funèbre par M. Vollmer ⁵. D'autres critiques se sont consacrés à l'époque anté-cicéronienne de l'art oratoire ⁶. Mais, plus que l'éloquence proprement dite, la rhétorique a trouvé de nombreux historiens, qu'il s'agisse de ses caractères en général ⁷, de son influence sur les historiens, que MM. von Morawski et Peter ont bien mise en plein jour ⁸, ou des différents épisodes de son développement à Rome. Parmi ceux-ci, l'affaire assez obscure des *rhetores latini* a été discutée par MM. von Morawski, Sabbadini, Bloch et par moi-même ⁹; les rapports de Cornificius et de Cicéron par MM. Roch et Thiele ¹⁰. La lutte entre Cicéron et les Attiques a été racontée après Jahn, par MM. Curcio, Schlittenbauer et Mælh ¹¹, celle des Apollodoriciens et Théodoriciens par MM. Schanz et

1. Wölfflin, *Archiv für die latein. Lexik.* XII, 3.

2. M. C. P. Schmidt, *Zur Geschichte der geogr. Literatur bei Griechen und Römern.*

3. K. Bürger, *Rh. Mus.*, XXVII, 3. — Collignon, *Annales de l'Est*, XII, 3.

4. Peter, *Der Brief in der röm. Literatur*, Leipzig, 1901. — Buresch, *Leipziger Studien*, IX, 1.

5. Denis, *Annales de la Faculté de Caen*, IV, 2. — Poiret, *L'éloquence judiciaire à Rome sous la République*, Paris, 1886. — Vollmer, *Laudationum funebrium Rom. historia*, Leipzig, 1891.

6. Tartara, *I Precursori di Cicerone*, Pise, 1888. — Cf. Szautnor, *Egyetemes Phil. Közlöny* (sur Caton).

7. Volkmann, *Die Rhetorik der Griechen und Römer*, Leipzig, 1883. — Chaignet, *La rhétorique et son histoire*, Paris, 1888. — Morawski, *Rhetorum Rom. ampullæ*, Cracovie, 1901.

8. H. Peter, *Neue Jahrb. für Kl. Alt.*, I, 9. — Morawski, *Philol.*, L.IV, 1.

9. Voir Morawski, *De rhetoribus latinis observationes*, Cracovie, 1892. — Sabbadini, *Notteletti di Filol. Class.*, VII, 10. — Bloch, *Beiträge zur alten Geschichte*, III. — R. Pichon, *Revue des Études anciennes*, 1901.

10. Roch, *De Cornificio et Cicerone artis rhetoricae praeceptoribus*, Bâle, 1881. — Thiele, *Quaestiones de Corn. et Ciceronis artis rhetoricae*, Grolswald, 1880.

11. Curcio, *De Ciceronis et Calpurnii arte dicendi*, Aelae prope Callinam, 1899. — Schlittenbauer, *Die Tendenz von Ciceros Orator*, Leipzig, 1903. — Moll, *Hermes*, XXXV, 1.

Ammon ¹. Sur Sénèque le Père, nous avons un travail extrêmement complet de M. H. Bornecque ², sur Quintilien un article de M. Messer ³, sur Fronton un opuscule de M. E. Droz et un article de M. Minton Warren ⁴.

L'histoire de l'économie rurale entre Caton et Columelle a été retracée par M. Reitzenstein ⁵. Sur la jurisprudence, sans entrer dans le détail des ouvrages spéciaux, on peut citer au moins celui de M. Kalindéro sur le droit prétorien et les réponses des Prudents, et celui de M. Krüger sur les sources du droit romain ⁶.

Comme on le voit, il n'y a aucun genre qui ait été oublié. Mais il est certains d'entre eux dont l'histoire ne me semble pas encore dessinée avec assez de précision. Par exemple, en lisant le *Brutus*, on a l'impression de deux écoles d'orateurs qui se disputent le premier rang avec des conceptions opposées, Lælius et Galba, Crassus et Antoine, etc.: il serait intéressant de savoir au juste ce qu'étaient ces deux doctrines, et quelle a été par la suite leur influence sur Cicéron lui-même et sur ses successeurs. De même dans l'histoire, l'alternance entre la série des historiens politiques (Sempronius Asellio, Salluste, Tacite) et celle des historiens orateurs (Cælius Antipater, Valerius Antias, Tite-Live, Velleius, Q. Curce, Florus) aurait besoin d'être élucidée. De même encore, au 1^{er} siècle ap. J.-C., les rapports entre les conceptions poétiques de l'école stoïcienne (Sénèque le Tragique, Perse, Lucain), celles de l'école classique (Valerius Flaccus, Silius Italicus, Stace), et celles de l'école qu'on pourrait appeler « réaliste » (Martial, Juvénal), pourraient être déterminés d'une façon plus nette. La littérature chrétienne, oratoire ou poétique, semble avoir aussi hésité, entre plusieurs directions opposées, qu'il serait bon de définir plus exactement ⁷.

1. Schanz, *Normes*, XXV, 1. — Ammon, *Blätter für das Bayer Gymn.-Schw.*, XXVII, 3-4.

2. Bornecque, *Les déclamations et les déclamateurs d'après Sénèque le Père*, Lille, 1902. Cf. l'article de M. Blassier dans son *Tacite*, Paris, 1903.

3. Messer, *Neue Jahrb. für Phil.*, CLVI, 5-8.

4. Droz, *De M. Cornelii Frontonis institutione oratoria*, Besançon, 1883. — Minton Warren, *Transactions and Proceedings of the Amer. philol. Association*, XXV.

5. Reitzenstein, *De scriptorum rei rustice qui intercedunt inter Catonem et Columellam libri deperditi*, Berlin, 1886.

6. Kalindéro, *Droit prétorien et réponses des Prudens*, Paris, 1883. — Krüger, *Geschichte der Quellen und Literatur des römischen Rechts*, Leipzig, 1888.

7. J'ai dit quelques mots de cette question au début de la 11^e partie de mon *Lastance*.

IV

Si, sur les genres et les doctrines littéraires les recherches ont été poussées moins loin qu'on ne le désirerait peut-être, sur les ouvrages mêmes, elles l'ont été aussi loin qu'on peut le concevoir. Il serait vain de prétendre en donner une idée complète. Outre qu'elles sont extrêmement nombreuses, s'appliquant à tous les vers d'un poète, à toutes les phrases d'un orateur ou d'un historien, elles se présentent sous la forme, non d'études suivies, mais de commentaires fragmentaires, *Quaestiones*, *Observationes*, *Kritisch-Exegetische Studien*, *Historische und Kritische Untersuchungen*, etc. Les remarques utiles sur la valeur d'art, des œuvres étudiées sont ainsi disséminées un peu partout, sans qu'il soit bien facile de les rassembler. Quelquefois, on doit l'avouer, ces remarques sont plus subtiles ou systématiques que vraiment judicieuses. On n'a pas oublié les fantaisies de Ribbeck sur le texte de Virgile ¹ : celui d'Horace, lui aussi, a été soumis à toutes sortes de tortures pour être ramené de force à une composition d'une symétrie minutieuse ², et jusque dans des pièces de théâtre, dans le *Phormion* par exemple, on a voulu trouver un parallélisme savant, bien invraisemblable ³. Cependant, ces excès sont rares actuellement. En général, l'exégèse philologique fournit à l'intelligence et à l'appréciation des auteurs une base très solide, d'abord parce qu'elle les examine de près et en détail, ensuite parce qu'une copieuse et sûre érudition lui permet des rapprochements très topiques. Celui qui s'est bien assimilé toute la masse d'observations accumulées par les éditeurs et commentateurs sur un écrivain donné, peut avoir une idée précise de ce qu'est cet écrivain, de ce qu'il a voulu faire, de ce qu'il a fait réellement, de ses habitudes de pensée et de style les plus caractéristiques, de son tour d'esprit, en un mot. La philologie amasse ainsi d'excellents matériaux pour la psychologie littéraire. Je voudrais seulement indiquer quelques points où ces matériaux commencent déjà à être réunis, triés et mis en place.

1. Ribbeck, éd. de Virgile, 1801-1803.

2. Delgard, *Sitzungsberichte der 37^{me} Versammlung der deutschen Philol.*, 1881.

— Gebhard, *Gedankengang der Horatischen Oden*, Munich, 1891.

3. Tomlinson, *De compositione P. Terentii Phormionis*, Leipzig, 1902.

Il est certain par exemple qu'un travail comme celui de M. von Raumer sur les métaphores de Lucrèce révèle, dans une certaine mesure, la nature d'imagination propre à l'auteur du *De rerum natura*¹. De même, étudier, comme M. Gurlitt, les plaisanteries de Cicéron, ou comme M. Owen, ses périodes, ou, comme MM. Straub, Fr. Rohde et Ernst, ses figures et procédés de rhétorique, ce n'est pas faire œuvre scolastique et pédantesque, mais, si l'on sait s'y prendre, décrire d'une façon exacte et documentée certains côtés d'une âme individuelle². Il est intéressant aussi de suivre avec M. Stacey l'évolution du style de Tite-Live, et de voir par là comment les différentes décades décèlent un état d'imagination et de sensibilité artistique qui se modifie progressivement³. L'humour d'Horace, son sentiment artistique, son sentiment de la nature, sont autant de parties de sa personnalité dont des remarques nombreuses, judicieusement groupées, peuvent donner une idée précise⁴. Pour des raisons analogues, il sera utile d'étudier avec MM. Wölflin et Karsten l'art de la composition chez Tibulle⁵, avec M. Harrington la poésie de la nature chez Properce⁶, avec MM. Eschenburg et Linse l'habileté de styliste d'Ovide⁷; on touche ainsi parfois à des traits vraiment caractéristiques de l'originalité de ces poètes. Pareillement, MM. E. Thomas et P. Thomas se sont appliqués à définir le talent réaliste de Pétrone⁸, M. Schlüter la nature de la satire de Perse⁹. Dans Lucain, M. Souriau a surtout vu le narrateur épique, M. Ingraham l'artisan de mots et de phrases¹⁰,

1. S. von Raumer, *Die Metapher bei Lucrez*, Erlangen, 1893.

2. Gurlitt, *Rh. Mus.*, LVII, 3. — W.-R. Owen, *Trans. and Proceed. of the Amer. Phil. Assoc.*, XXIV. — Straub, *De tropis et figuris quae inveniuntur in orationibus Demosthenis et Ciceronis*, Würzburg, 1886. — Fr. Rohde, *Cicero quae de inventionis praeceptis quatenus secutus sit*, Königsherg, 1903. — Ernst, *De genere dicendi in prioribus Cic. orationibus*, Neu-Ruppin, 1885.

3. Stacey, *Archiv. für Lat. Lexik.*, X, 1.

4. Köster, *Komik und Humor bei Horaz*, Stuttgart, 1885. — Lottschuh, *Der Kunstsinne des Horaz*, Leipzig, 1885. — Voss, *Die Natur in der Dichtung des Horaz*, Düsseldorf, 1889. — Cf. H. Belling, *Studien über die Liederbücher des Horatius*, Berlin, 1903. — Köster, *Über die Persönlichkeit des Horaz in seinen Oden*, Erfurt, 1903.

5. Wölflin, *Rh. Mus.*, XLIX, 2. — Karsten, *Mnemosyne*, XV, 2.

6. Harrington, *Transactions and Proceed. of the Amer. phil. Assoc.*, XXXII.

7. Eschenburg, *Wie hat Ovid einzelne Wörter und Wortklassen in Verse verwandelt*, Berlin, 1886. — Linse, *De Ovidii vocabulorum inventore*, Leipzig, 1901.

8. E. Thomas, *Pétrone*, Paris, 1901. — P. Thomas, *Le réalisme dans Pétrone*, Gand, 1893.

9. Schlüter, *De satirae Persanae natura et indole*, Andernach, 1886.

10. Souriau, *De deorum ministeriis in Pharsalia*, Paris, 1886. — Andrew Ingraham, *Trans. and Proceed. of the Amer. Phil. Assoc.*, XXII.

chez Stace, M. Glasener a examiné la puissance pathétique dans la peinture des personnages, M. Wilson l'emploi des métaphores¹; chez Juvénal, M. Bergmüller a démêlé l'influence de la rhétorique; M. Thiel celle de la langue grecque, M. Jessen la part de l'humour personnel². Des recherches comme celles de M. Francke sur les figures de style de Silius³, de M. Stephani sur les néologismes de Martial⁴, de M. Santi Consoli sur ceux de Pline le Jeune⁵, de M. Valmaggi sur les archaïsmes de Tacite⁶, de M. Roszbach sur les métaphores d'Apulée⁷, de M. Car. Müller sur celles de Claudien⁸, de M. Everat sur le style d'Ausone⁹ sont encore, sous leur apparence très didactique, d'utiles contributions de psychologie individuelle. Bref, tous ces travaux découvrent chacun un coin de l'esprit ou du caractère des auteurs qu'ils étudient, et parfois il suffirait de les relier les uns aux autres pour que le portrait fût presque complet.

Mais nulle part ces synthèses partielles, qui précèdent et préparent les synthèses totales, ne sont plus nombreuses que dans la littérature virgilienne. On y saisit très bien, et à différents degrés, ce qu'on pourrait appeler la concentration des résultats du travail philologique. Ainsi, dans les *Bucoliques*, on continue de discuter sur le sens de tel ou tel passage, sur les intentions de telle ou telle églogue, la I^{re}¹⁰ et la IV^e surtout¹¹; mais en même temps on jette des coups d'œil d'ensemble sur les personnages bucoliques ou sur l'art du poète dans l'idylle¹². De même dans l'*Enéide*, M. Sabbadini a recherché la composition des livres I, III et VII, M. Brandes celle

1. Glasener, *Monat. Belg.*, III. — Wilson, *The metaphor in the epic poems of Statius*, Baltimore, 1898.

2. Bergmüller, *Acta seminarii phil. Erlangensis*, IV, 1886. — Thiel, *Juvenalis græcizans*, Breslau, 1901. — Jessen, *Philologus*, XLVII, 2.

3. Franke, *De Sili Punicorum tropis*, Leipzig, 1889.

4. Stephani, *De Martialis verborum novatore*, Breslau, 1889.

5. Santi Consoli, *Not. di Filol. Class.*, VII, 8.

6. Valmaggi, *L'arcuismo in Tacito*, Turin, 1891.

7. Roszbach, *Philologus*, LIV, 1.

8. Car. Müller, *De imaginibus similitudinibusque quae in Claudiani carminibus inveniuntur*, Diss. Vindob., IV, 1891.

9. Everat, *De Ausonii operibus et genere dicendi*, Paris, 1883.

10. Schanz, *Rh. Mus.*, LV, 1.

11. Pascal, *Rivista di Filol.*, XXI, 1-2. — Mart. *Neue Jahrbücher für kl. Alt.*, I, 2. — Sabbadini, *Rivista di Filol.*, XXIX, 2. — Fowler, *Harvard Studies*, XIV.

12. Cartault, *Études sur les Bucoliques*, Paris, 1897. — Rast, *I personaggi di carattere bucolico nelle Egloghe di Virgilio*, Mantova, 1901. — Sonntag, *Virgil als bukolischer Dichter*, Leipzig, 1891. — Nemöthy, *Égyet. Phil. Közlöny*, XXVI, 1.

des livres VI et VIII ¹; MM. Valmaggi, Nemethy et Vivona se sont particulièrement occupés de l'épisode de Didon ²; MM. Volkmann, Kornitzer et Norden de la descente aux enfers ³; mais en même temps MM. Cauer, Belling et Kunz ont examiné d'une façon plus synthétique, l'un l'art de l'imitation, l'autre celui de la composition, le troisième celui de la représentation des réalités ⁴; enfin, généralisant plus encore, et reprenant un essai déjà ancien de M. Plüss, M. Heinze s'est proposé de définir la technique épique de Virgile ⁵. Quant au style du poète, MM. Steele et Wolke en ont relevé les archaïsmes, M. Moore les tropes et figures, M. Thompson les comparaisons, M. Hunziker les hyperboles, M. Maxa les effets d'harmonie imitative ⁶. Il n'y aurait qu'à juxtaposer ces divers travaux pour caractériser nettement le talent d'expression chez Virgile.

Quelques-unes des études que je viens de citer, celle de M. Heinze notamment, touchent comme on le voit aux sujets si souvent traités par l'ancienne « critique littéraire »; mais elles les reprennent avec un esprit bien différent. Ce ne sont plus des « vues générales » en l'air, vagues et arbitraires, mais des conclusions générales de faits précis minutieusement étudiés. Il semble, à certains indices, qu'après avoir traversé d'abord la région stérile de l'amplification déclamatoire, puis celle, — plus utile, mais bien broussailleuse, — de l'érudition infinitésimale, la critique littéraire soit arrivée à son véritable terrain, j'entends celui d'où ne sont absents ni les faits, ni les idées. On ne peut que souhaiter qu'elle s'y engage plus résolument.

1. Sabbadini, *Rivista di Filol.*, XV, 1-2; *Il primitivo disegno dell' Eneide e la composizione dei libri I, II, III*, Turin, 1900. — Brandes, *Neue Jahrb.*, CXLI, 1.

2. Valmaggi, *Rivista di Filol.*, XXV, 1. — Nemethy, *Egyet. Phil. Közlöny*, XX, 1. — Vivona, *Sul IV° libro dell' Eneide*, Turin, 1898.

3. Volkmann, *Die Nekyia im sechsten Buche der Aeneide Vergils*, Breslau, 1903. — Kornitzer, *Zeitsch. für die Öst. Gymn.*, XXIV, 11. — Norden, *Aeneids Buch VI erklärt*, Leipzig, 1903.

4. Cauer, *Zum Verständnis der nachahmenden Kunst des Vergil*, Kiel, 1885. — Belling, *Studien über die Compositions-kunst Vergils in der Aeneide*, Leipzig, 1899. — Kunz, *Realien in Virgils Aeneis*, Wiener Neustadt, 1894-95.

5. Plüss, *Vergil und die Epische Kunst*, Leipzig, 1884. — Heinze, *Virgils epische Technik*, Leipzig, 1903.

6. Steele, *American Journ. of Philol.*, XV, 2. — Wolke, *Wiener Stud.*, VIII, 1. — Moore, *Amer. Journ. of Philol.*, 46, 47. — Thompson, *De comparationibus Vergilianis*, Lund, 1893. — Hunziker, *Die Figur der Hyperbol, in den Gedichten Vergils*, Berlin, 1896. — Maxa, *Wiener Stud.*, XIX, 1. — Ussing, *C. R. de l'Acad. de Danemark*, 1887.

V

L'art des écrivains latins ne serait pas complètement connu si l'on négligeait leur langue et leur syntaxe. Cela est vrai de toutes les littératures, mais surtout de celle-ci, où les détails les plus minutieux du langage sollicitent toutes les attentions, où des poètes comme Ennius et Lucilius, des hommes politiques comme César, s'occupent de régler les questions morphologiques ou syntaxiques. Les études proprement grammaticales ont toujours été et sont encore, comme bien on pense, extrêmement nombreuses. Les Anglais, les Américains surtout, se plaisent volontiers à ces recherches en quelque sorte matérielles et statistiques : la *Classical Review*, le *Journal of Philology*, l'*American journal of Philology*, les *Transactions and proceedings of the American philological Association*, sont à cet égard de précieux répertoires, dont l'utilité est encore dépassée par celle de l'excellente revue fondée par E. Wölfflin, *Archiv für lateinische Lexikographie*, — sans oublier quelques ouvrages plus étendus.

Parmi tous ces travaux, les uns considèrent la langue latine en elle-même, dans son essence, si je puis dire, et les autres dans son développement historique. Des premiers, je ne puis guère parler ici ; je voudrais seulement rappeler ceux où se trouve condensée une masse de définitions et de théories particulières, la grammaire de Lindsay par exemple, et celle de Welso ¹, et quelques autres, remarquables par la façon tout à fait psychologique dont la science grammaticale y est envisagée. Ainsi les observations de M. Otto sur les proverbes et la place qu'y occupent les dieux, les allusions historiques et géographiques, la nature inanimée, les végétaux, la chasse et la pêche, le boire et le manger, la vie civile et publique ², celles de M. Blümner sur l'expression en latin des diverses couleurs ³, de M. Hermus sur les termes relatifs à l'éducation de l'enfance ⁴, de M. Herz sur l'euphémisme et sur l'influence réciproque

1. Lindsay, *The latin language*, Oxford, 1894. — Welso, *Charakteristik der lateinischen Sprache*, Leipzig, 1891. — Antoine, traduction du précédent, Paris, 1896.

2. Otto, *Die Sprichwörter der Römer*, Leipzig, 1890; *Archiv für latein. Lexik.*, III, IV, VI, VII. — Cf. aussi Manilius, *Philologus*, LV, 3. — Bunny, *Archiv für latein. Lexik.*, IX, 1.

3. Blümner, *Philologus*, XI.VIII, 1 et 4.

4. Hermus, *Archiv für latein. Lexik.*, XIII, 2.

des mots ¹, de M. Wölfflin sur l'action modificatrice du mètre sur la syntaxe et le style ², intéressent non seulement celui qui veut connaître le latin, mais celui qui veut constater les procédés de l'esprit humain. Quelques essais de syntaxe générale, comme ceux de M. Antoine sur la parataxe et l'hypotaxe ³, de MM. Blase et Nutting sur l'irréel ⁴, de M. Gaffiot sur le subjonctif de répétition ⁵, sont également des travaux de logique appliquée autant que de grammaire.

Cependant, quel que soit l'intérêt de ces travaux, on peut tirer plus de profit, pour la connaissance de la littérature latine, de ceux qui se rapportent à la grammaire historique. Ceux-ci sont eux-mêmes d'étendue et d'importance fort inégales. Il y en a de très spéciaux, exclusivement consacrés à une particularité morphologique ou syntaxique d'un auteur : l'assimilation dans les composés chez Plaute et Térence ⁶, les propositions concessives chez Plaute et Térence ⁷, le présent historique dans le *De Bello gallico* ⁸, *atque* et *ac* dans T. Live et Q. Curce ⁹, la concordance des temps dans les interrogations indirectes de Tacite ¹⁰, etc. ;... je ne cite que quelques échantillons. D'autres études, plus générales, embrassent toute la grammaire d'un auteur. Telles sont celles de MM. Constans et Fighiera sur Salluste ¹¹, de MM. Hidén et Cartault sur Lucrèce ¹², de M. Lebreton sur Cicéron et César ¹³, de M. Riemann sur Tite-Live ¹⁴, de MM. Dräger, Gantrelle et Constans sur Tacite ¹⁵, de M. Hoppe sur Tertullien et de M. Bayard sur saint

1. Hey, *Archiv. für latein. Lexik.*, XI, 4 et XIII, 2.

2. Wölfflin, *Archiv. für latein. Lexik.*, XI, 4.

3. Antoine, *De la parataxe et de l'hypotaxe dans la langue latine*, Bordeaux, 1900.

4. Blase, *Geschichte des Irrealis im Latein*, Erlanger, 1888. — Nutting, *Class. Rev.*, février 1901.

5. Gaffiot, *Le subjonctif de répétition*, Paris, 1903.

6. Dorsch, *Prager phil. Studien*, I, 1.

7. Krieger, *De enuntiativis concessivis apud Plautum et Terentium*, Halle, 1886.

8. Wania, *Das Präsens historicum in Cæsars Bellum Gallicum*, Vienno, 1885.

9. Novák, *Wiener Studien*, XV, 1.

10. Uhlig, *Die Consecutio temporum im indirekten Fragesatz bei Tacitus*, Schneeborg, 1891.

11. Constans, *De sermone Sallustiano*, Paris, 1880. — Fighiera, *La lingua e la grammatica di C. Crispo Sallustio*, Bayona, 1900.

12. Hidén, *De syntaxi Lucretiana*, Helsingfors, 1900. — Cartault, *La flexion chez Lucrèce*.

13. Lebreton, *Cæsariana syntaxis quatenus a Ciceroniana differat*, Paris, 1901 ; *Etude sur la langue et la grammaire de Cicéron*, Paris, 1901.

14. Riemann, *Etude sur la langue et le style de Tite-Live*, 2^e éd., Paris, 1885.

15. Gantrelle, *Grammaire et style de Tacite*, Paris, 1874, 2^e éd., 1882. — Dräger,

Cyprien ¹, de M. Goelzer sur saint Jérôme ², de M. Paucker sur Sulpice Sévère ³, de M. Regnier sur les Sermons de saint Augustin ⁴, de M. Bonnet sur saint Grégoire de Tours ⁵. A ces études peuvent se rattacher les lexiques : ils ne sont pas encore aussi nombreux qu'on le souhaiterait ; il y en a cependant de bons pour Plaute et Térence ⁶, pour les ouvrages philosophiques de Cicéron ⁷, pour Tite-Live ⁸, pour Tacite ⁹, pour Prudence ¹⁰. César, sans doute parce qu'il est très souvent traduit dans les classes, a reçu presque en même temps les honneurs de trois lexiques ¹¹. Plus généraux encore, certains travaux s'étendent à toute une province, comme ceux de MM. Kroll et Kübler sur le latin d'Afrique ¹² de M. Carnoy sur le latin d'Espagne ¹³, de M. Pirson sur le latin de Gaule ¹⁴. D'autres synthèses groupent les textes, non par époques ou par pays, mais par genres, ce qui est d'autant plus utile qu'à Rome chaque genre a son langage, j'allais dire son jargon : c'est ainsi que j'ai étudié le *sermo amatorius* ¹⁵, M. Kübler la langue des jurisconsultes ¹⁶, MM. Kempf et Heroeus le *sermo castrensis* ¹⁷. Il y aurait lieu d'examiner également la langue spéciale de la poésie rustique, celle de la satire, celle de l'épopée, etc. Enfin, au plus haut degré de l'é-

Syntax und Styl des Tacitus, Leipzig, 3^e éd., 1882. — Constans, *Etude sur la langue de Tacite*, Paris, 1895.

1. Hoppe, *Syntax und Styl des Tertullians*, Leipzig, 1903. — Bayard, *La latinité de saint Cyprien*, Paris, 1902.

2. Goelzer, *La latinité de saint Jérôme*, Paris, 1884.

3. Paucker, *De latinitate Sulpicii Severi*, Berlin, 1883.

4. Regnier, *La latinité des Sermons de saint Augustin*, Paris, 1887.

5. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890.

6. Ledgo, *Lexicon Plautinum*, Leipzig, 1902 et suiv. — Waltzing, *Lexique de Plaute*, Lüttich, 1900 et suiv. — Grelz, *Glossarium Terentianum*.

7. Merguet, *Lexicon zu den philosophischen Schriften Ciceros*, Iena, 1894. — Pour les œuvres de rhétorique, l'ouvrage de M. Causeret, *La langue de la rhétorique chez Cicéron*, Paris, 1887, peut tenir lieu d'un lexique.

8. Fügner, *Lexicon Livianum*, Leipzig, 1890 et suiv.

9. Gerber et Groef, *Lexicon Taciteum*, Leipzig, 1877 et suiv.

10. Bergmann, *Lexicon Prudentianum*, Upsala, 1894 et suiv.

11. Merguet, Iena, 1884-85. — Meusel, Leipzig, 1887 et suiv. ; — Mengo et Preuss, Leipzig, 1890.

12. Kroll, *Abh. Mus.*, LII, 4 (M. Kroll soutient contre Sill et Wölfflin qu'il n'y a pas de dialecte spécial en Afrique). — Kübler, *Archiv für latein. Lexik.*, VII, 2.

13. Carnoy, *Le latin d'Espagne d'après les Inscriptions*, Louvain, 1902.

14. Pirson, *Musée Belge*, II, 2 ; *La langue des inscriptions latines de la Gaule*, Bruxelles, 1901.

15. R. Pichon, *De sermone amatorio apud latinos elegiarum scriptores*, Paris, 1902.

16. D. Kübler, *Archiv für latein. Lexik.*, VII, 4. — Luigi Cecl, *Le etimologie dei Giureconsulti Romani*, Turin, 1892.

17. Kempf, *Jahrb. für Klass. Phil.*, XXVI, 3. — Heroeus, *Archiv für latein. Lexik.*, XII, 2.

chelle se trouvent la grammaire historique de Dräger, un peu ancienne, mais toujours utile, et celle, plus récente, de M. Stolz ¹.

Ce sont là de solides et utiles travaux. Peut-être cependant ne sont-ils pas aussi « historiques » qu'ils en ont l'air. Ce sont, si je puis dire, des applications de la grammaire générale à des exemples particuliers, plutôt que des descriptions tout à fait adéquates à leur objet spécial. Le plan même trahit cette erreur de conception : quand on étudie la langue et le style d'un auteur, on suit toujours le même ordre, qui est celui des manuels grammaticaux ; il me semble au contraire que le plan devrait varier avec chaque auteur, s'adapter à son caractère propre et à son rôle dans l'évolution du latin. On nous dit bien comment tel écrivain s'est servi des formes nominales ou verbales, des cas, des temps et des modes ; on ne met pas assez en relief les habitudes grammaticales qu'il a reçues de ses prédécesseurs, celles qu'il doit à son temps, celles qui révèlent son tempérament personnel, celles qui annoncent l'âge suivant. A plus forte raison, s'il y a transformation dans les œuvres successives d'un même écrivain, on l'oublie trop. On étudie sa façon de parler ou d'écrire comme si elle était fixée, stéréotypée une fois pour toutes. En un mot, si je ne craignais d'employer un terme trop philosophique, je dirais que la notion de « devenir » est encore un peu trop absente parfois de la grammaire historique du latin ².

VI

La métrique est aussi nécessaire que la grammaire à qui veut pénétrer vraiment l'intention et la valeur esthétique des œuvres romaines. Les meilleurs ouvrages d'ensemble restent encore le livre de M. L. Müller et les manuels de MM. Havet et Plossis ³. — La définition du saturnien demeure toujours très controversée : MM. Thurneyson, Keller, Lindsay, Havet, Reichardt, Ramorino, Valmaggi, Zander, Müller, ont successivement élaboré plusieurs théories plus

1. Dräger, *Historische Syntax*, Leipzig, 1872. — Stolz, *Historische grammatik der lateinischen Sprache*, Leipzig, 1894 et suiv.

2. J'ai essayé d'appliquer ces idées, tant bien que mal, à l'étude grammaticale de l'*Agricola* de Tacite (Paris, 1895). Je me permets d'y renvoyer parce qu'un exemple précis fera mieux comprendre ce que je veux dire.

3. L. Müller, *De re metrica*, Leipzig, 1861 ; rééd. 1894.

ou moins ingénieuses, dont aucune ne paraît avoir décidément triomphé¹. On discute également sur le rôle de l'accent dans le vers latin primitif et sur ses rapports avec l'*ictus*². La question de l'allitération, celle de la rime, celle de la versification populaire et des origines de la versification rythmique ont aussi été examinées, quoiqu'avec moins d'ardeur³. La structure de l'hexamètre a été décrite par MM. Heitland et de Jonge⁴, celle du mètre galliambique par MM. Thompson et Dumm. — Parmi les poètes⁵, les deux plus fréquemment étudiés sont Plaute, à cause de sa difficulté, et Horace, à cause de la variété de ses rythmes. Les différentes règles de la prosodie et de la métrique de Plaute ont été relevées par MM. Leo, Lindsay, Below, Birt, Roppenecker et Leppemann⁶. Les hexamètres d'Horace ont été l'objet de remarques intéressantes de la part de MM. Bushnell et Thompson⁷, et ses mètres lyriques, outre des recherches de détail de MM. Köpke et Richardson, ont suscité une curieuse discussion, M. Jurenka soutenant contre Christ l'originalité d'Horace, par rapport non seulement aux poètes grecs, mais même aux poètes latins⁸. On peut également noter

1. Thurneysen, *Der Saturnier und sein Verhältniss zum späteren römischen Volkssprache*, Halle, 1885. — O. Keller, *Der Saturnische Vers*, Prague, 1886. — Lindsay, *The saturnian metre* (*Amer. Journ.*, XIV). — L. Havel, *De saturnio versu*, Paris, 1880. — Belchardt, *Der sat. Vers in der röm. Kunstdichtung*, Leipzig, 1892. — Ramorino, *Rivista di Fil.*, XXII, 4. — Valmaggi, *Rivista di Fil. Class.*, XXVI, 5-6. — Zander, *De numero saturnio*, Lund, 1893. — L. Müller, *Der saturnische Vers und seine Denkmäler*, Leipzig, 1895.

2. Schleichner, *Amer. Journ. of Phil.*, XXXIII, 1. — W. Meyer, *Sitz. der k. Akad. zu München*, XVII, 1. — J.-B. Greenough, *Harvard Studies*, III. — Bonnett, *Amer. Journ. of Phil.*, XIX, 4. — Gardner Hale, *Trans. and proc. of the Amer. phil. Assoc.*, XXVI.

3. Wöhllein, *Archiv für latein. Lexik.*, III, 3-4 (allitération et rime). — Bötticher, *De alliterationis apud Romanos ut et usum*, Berlin, 1884. — Lundström, *Eranos*, 1896, 3-4 (la rime à l'époque classique). — Dingeldein, *Der Reim bei den Griech. und Römern*, Leipzig, 1893. — Schleichner, *The origin of rythmical verse*, Chicago, 1901.

4. Heitland, *Journ. of Phil.*, XXVI, 51. — De Jonge, *Musée Belge*, VII.

5. Thompson, *Class. Rev.*, VII, 4. — Dumm, *ibid.*

6. Leo, *Rh. Mus.*, XL, 2; *Abhandlungen der K. Gesellsch. zu Göttingen*, I, 5 (les cantica). — Lindsay, *Journ. of Phil.*, XX (l'accent); XXI et XXII, (les longues abrégées); *Class. Review*, oct. 1892 (les superlatifs); *Journ. of Phil.*, XXVII (l'hiatus). — Below, *De hiatus Plautino*, Berlin, 1885. — Birt, *Der Hiatus bei Plautus*, Marburg, 1901. — Roppenecker, *Neue Jahrb.*, CXLIX, 9 (les dactyles). — Leppemann, *De correptione voc. iambicorum*, Leipzig, 1890.

7. Bushnell, *Transact. and proceed. of the Amer. phil. Assoc.*, XXXIV (les 4 premiers pieds de l'hexamètre). — Thompson, *ibidem*, XXIII (l'hexamètre des *Satires* et celui des *Épîtres*).

8. Köpke, *Die lyrischen Verhältnisse des Horaz*, Berlin, 1889. *Neue Jahrb. für Phil.*, CXLIX, 10-11 (sur le mètre sapphique). — Richardson, *Transactions and proc. of the Amer. phil. Assoc.*, XXXIII (sur la strophe sapphique); *Amer. Journ. of Philol.*, XXII (le petit asclépiade). — Jurenka, *Zeitschr. für die class. Gymn.*, LII, 8-9.

quelques essais sur les fins de vers chez Térence ¹, sur la prosodie et la composition métrique des livres XXVIII et XXIX de Lucilius ², sur la forme extérieure de l'hexamètre chez Lucrèce ³, sur l'hexamètre de Virgile ⁴, sur les traces du nom de Terpandre chez Tibulle ⁵, sur l'élision chez Tibulle et Lygdamus ⁶, sur les chœurs des tragédies de Sénèque ⁷, sur le mètre de Perse ⁸, sur la métrique et la prosodie de Valerius Flaccus ⁹, de Rutilius ¹⁰, de Paulin de Nole ¹¹, de Paulin de Pella ¹², d'Ennodius ¹³. Enfin il faut mettre à part l'ouvrage très curieux, mais d'une subtilité bien systématique et souvent artificielle, de M. Hilberg sur les lois du pentamètre chez Ovide ¹⁴. Peut-être pourrait-on regretter que certaines de ces études, très consciencieuses d'ailleurs, soient faites à un point de vue un peu étroitement technique : la métrique ne se suffit pas à elle-même, elle est intéressante surtout dans la mesure où la versification d'un auteur est une partie essentielle de son art. A cet égard, les recherches de M. Bornecque sur la métrique de Juvénal ¹⁵, le court article où j'ai essayé de montrer le rapport entre les mètres d'Horace et les sentiments exprimés par le poète ¹⁶, indiquent au moins une des directions où l'on pourrait marcher.

Jusqu'à ces dernières années, la métrique n'avait été étudiée que chez les poètes. M. Havet s'est aperçu que dans la prose oratoire aussi elle trouvait son application, que les fins de phrases étaient soumises à certaines règles aussi absolues que celles de la versification, et il a déterminé ces lois, d'abord dans les ouvrages

1. Vahlen, *Sitz. der K. Akad. der Wiss. zu Berlin*, 1899 1900.

2. Skutsch, *Rh. Mus.*, XLVIII, 2. — Marx, *Sitz. der 47ten Versammlung der deutschen Phil.*, 1903.

3. Paulsen, *Lukrezstudien*, Gothenburg, 1897.

4. La Roche, *Wiener Stud.*, XXIII, 1.

5. Harrington, *Trans. and Proc. of the Amer. phil. Assoc.*, XXVI.

6. Hirschelmann, *Philol.*, LVI, 2.

7. Leo, *Rh. Mus.*, LII, 4.

8. Plattner, *Trans. and Proc. of the Amer. phil. Assoc.*, XXVI.

9. Kösters, *Quaest. metr. et prosod. ad Valerium Flaccum pertinentes*, Leipzig, 1893.

10. Naeff, *Riv. di Filol.*, XXV, 2.

11. Huemör, *De Paulini Nolani re metrica*, Vienne, 1902.

12. Caeymaex, *Musée Belge*, 1903.

13. Naeff, *Dell' arte metrica di Ennodio*, Pavie, 1902; *Saggio di alcune particolarità del dialetto di S. Ennodio* (Rendiconto del R. Inst. Lomb. di scien. e lett., II, 35).

14. Hilberg, *Die Gesetze der Wortstellung im Pentameter des Ovidius*, Leipzig, 1892.

15. Bornecque, *Revue des Et. anc.*, III, 3.

16. René Pichon, *Rev. de Phil.*, XVII.

de Symmaque, puis dans le *De oratore* de Cicéron¹. Il y avait là une idée très féconde. Pour ma part je me suis vite aperçu que certaines lettres de Cicéron étaient assujetties aux mêmes lois métriques que le *De oratore*, et que cette considération permettait de distinguer plus nettement deux sortes de lettres, les unes officielles et destinées à la publicité, les autres tout à fait intimes. J'ai indiqué sommairement cette vue dans mon manuel de littérature latine, pendant que M. Bornecque, qui avait fait de son côté la même constatation, l'exposait en détail dans son ouvrage sur la prose métrique dans la correspondance de Cicéron². Depuis, d'autres textes ont été examinés à ce point de vue : les discours de Cicéron par M. Schmidt³, les ouvrages d'Apulée par M. Kirchhoff⁴, les préfaces de Martial par M. Havet⁵, les ouvrages de Florus, de Minucius Felix, de Sénèque le Père, le Dialogue des Orateurs, le *Brutus*, l'*Orator* par M. Bornecque⁶, les *Césars* de Suétone par M. Macé⁷, les traités de saint Cyprien par MM. Bayard et de Jonge⁸, ceux de Lactance par moi-même⁹, l'*Histoire Auguste* par M. von Winterfeld¹⁰. A vrai dire, l'explication de la prose métrique reste encore assez obscure. M. Havet s'est très sagement défendu de forger des hypothèses prématurées ; d'autres, comme MM. Wüst, E. Müller, W. Meyer, Norden, Bornecque, ont au contraire présenté diverses théories qui fondent la prose métrique tantôt sur l'accentuation, tantôt sur la répétition des mêmes clausules, tantôt sur le rôle du crétiqno pénultième, tantôt sur la différenciation de la prose et des vers, mais dont aucune n'a jusqu'ici définitivement prévalu¹¹. —

1. Havet, *Bibl. de l'Ec. des Hautes-Études*, 91^e fasc. — *Revue de Philologie*, XVII.

2. Bornecque, *La prose métrique dans la correspondance de Cicéron*, Paris, 1898.

3. Schmidt, *Wiener Studien*, XV, 1. — Cf. Wolff, *De clausulis Ciceronianis*, Leipzig, 1901.

4. Kirchhoff, *De Apulei clausularum compositione*, *Jahrb. für klass. Phil.*, 28^{me} Supplbd.

5. Havet, *Revue de Philologie*, XXVII.

6. Bornecque, *Musée Belge*, VII (Florus et Minucius) ; *Revue de Philologie*, XXVI (*Drusus*, Sénèque le père), XXVII (*Orator*).

7. Macé, *Essai sur Suétone*, Paris, 1900.

8. Bayard, *La latinité de saint Cyprien*, Paris, 1902. — De Jonge, *Musée Belge*, VI (M. de Jonge donne un certain rôle à l'accent tonique, contrairement à M. Bayard).

9. René Pichon, *Lactance*, Paris, 1901.

10. P. von Winterfeld, *Rh. Mus.*, LVII, 4.

11. Wüst, *De clausula rhetorica quae praeceptis Cicero quatenus in orationibus secutus sit*, (*Diss. phil. Argent.*, V). — E. Müller, *De numero ciceroniano*, Berlin, 1886. — W. Meyer, *Götting. gelehrte Anzeigen*, I. — Norden, *Die antike Kunstprosa*, Leipzig, 1898. — Voir aussi May, *Neue Phil. Rundsch.*, 1902, 10. — M. Bornecque dans sa thèse latine (*Quid de structura rythmica praeceperint grammatici et rhe-*

En revanche, ce qu'on peut affirmer avec certitude, ce sont les services que rendra la connaissance de la prose métrique. On a déjà montré qu'elle présentait autant d'utilité pour l'établissement du texte que la découverte d'un nouveau manuscrit, que nul éditeur ne devait maintenant publier un ouvrage latin sans s'être demandé dans quelles conditions il se trouve au point de vue des clausules. On a essayé aussi de faire intervenir la prose métrique, — plus ou moins heureusement, selon les cas, — comme critérium dans les questions d'authenticité. Lorsqu'on aura déterminé quelles sont les œuvres écrites métriquement ou non, on pourra établir des rapports de genres et d'écoles qui restent aujourd'hui un peu vagues. Dès maintenant la présence de la prose métrique atteste un souci artistique, très précis et très minutieux, non seulement chez des littérateurs comme Cicéron, Pline et Florus, mais chez des hommes d'action et de foi comme saint Cyprien.

VII

Nous avons parcouru tous les ordres de questions qui se posent à propos des textes latins. L'impression qui se dégage, si je ne me trompe, de cette revue, — forcément très incomplète, — c'est que dans tous les domaines on se trouve en présence de résultats, tantôt certains, tantôt plus hasardés, presque toujours très précis, mais presque toujours aussi très fragmentaires. On peut souhaiter qu'il en soit autrement. Il serait désirable que nous eussions une étude d'ensemble sur chacun des écrivains romains, j'entends une étude documentée et consciencieuse, où les questions d'authenticité et de date fussent clairement exposées, et, s'il se peut, résolues, où les sources fussent exactement indiquées, où la place de l'auteur fût bien déterminée tant dans l'histoire des idées que dans celle des genres, des formes d'art et de la langue. Le *Quinte-Curce*

(ores, Paris, 1808) a recueilli les opinions des théoriciens anciens sur cette question ; et dans le *RA. Mus.*, LVIII, 3, il a tracé quelques règles méthodiques sur la manière d'étudier les clausules, en attendant le livre qu'il prépare sur la prose métrique. Il pense d'ailleurs qu'on doit tenir compte, non seulement des fins de phrases, mais des commencements et des milieux (voir son étude sur le *Drutus*, *Revue de Philologie*, XXVI).

de M. Dosson¹, le *Valerius Flaccus* de M. Harmand², le *Suétone* de M. Macé³, le *Prudence* de M. Puech⁴, l'*Orientius* de M. Bellanger⁵, le *Saint Prosper* de M. Valentin⁶, l'*Ammien Marcellin* de M. Dautremet⁷, répondent au genre de travail que je réclame, et que j'ai essayé de réaliser en m'occupant de Lactance⁸. Je reconnais du reste que de pareils ouvrages sont difficiles à mener à bien : ils exigeraient des qualités très diverses d'historien, de psychologue, de philosophe même, en même temps que de littérateur, de grammairien, de métricien et de philologue. Mais je les crois très profitables, et j'ajoute, sans parti pris, qu'il y a lieu de les conseiller surtout aux savants de notre pays, qui, sans être aucunement incapables de travail personnel, savent aussi s'assimiler, classer, trier et exposer les données du travail d'autrui.

Si l'on veut généraliser davantage, on peut s'y prendre de plusieurs manières. On peut grouper ensemble les auteurs d'une même époque, comme l'ont fait M. Ribbeck pour les poètes de la République⁹, M. Sellar et M. Pascal pour ceux de l'âge d'Auguste¹⁰, M. Gudeman pour les auteurs de la période impériale¹¹, M. Modestov pour ceux du règne de Caligula, de Claude et de Néron¹², M. Manitius pour les poètes chrétiens¹³, et M. Ebert¹⁴ pour toute la littérature romaine chrétienne. On pourrait aussi réunir les écrivains d'un même pays, surtout pour la période impériale, durant laquelle la vie romaine devient très active, très intense dans les provinces, si bien qu'il y a réellement, non pas une, mais plusieurs littératures latines. Une de ces littératures régionales, la plus riche et la plus originale, celle d'Afrique, a attiré très heureusement l'attention de M. Monceaux, qui est en train de l'étudier d'une

1. Dosson, *Étude sur Quinte-Curce*, Paris, 1887.
2. Harmand, *De Valerio Flacco*, Nancy, 1898.
3. Macé, *Essai sur Suétone*, Paris, 1900.
4. Puech, *Prudence*, Paris, 1888.
5. Bellanger, *Étude sur le poème d'Orientius*, Paris, 1902.
6. Valentin, *Saint Prosper d'Aquitaine*, Paris, 1900.
7. Dautremet, *Ammien Marcellin*, Paris, 1900.
8. René Pichon, *Lactance*, Paris, 1901.
9. Ribbeck, *Geschichte der römischen Dichtung*, I, Stuttgart, 1887. — Trad. par Druz. et Koniz, Paris, 1891.
10. Sellar, *The roman poets of the Augustan Age*, Oxford, 1892. — Pascal, *Caratteristi ed origine della e nuova poesia latina nel periodo aureo*, Turin, 1890.
11. Gudeman, *Latin Literature of the Empire*, New-York et Londres, 1898-99.
12. Modestov, *Journ. Miniat. Narodn. Prosvescht...*, 1888.
13. Manitius, *Geschichte der christlich-latteinischen Poesie*, Stuttgart, 1891; *RA. Mus.*, XLV, 1-2.
14. Ebert, *Geschichte der christl. lateinischen Literatur*, 2^e éd., Leipzig, 1882.

façon aussi vivante qu'érudite¹. Des travaux analogues sur la littérature d'Espagne, sur celle de Gaule, seraient extrêmement utiles, en tant qu'ils permettraient de mieux situer les œuvres dans leur milieu réel, de les mieux expliquer par là même.

Quant aux histoires générales de la littérature latine, il semble que de plus en plus on se rende compte qu'elles ne peuvent être que ou bien très courtes ou bien très développées. Dans la première catégorie rentrent les manuels de MM. Zöllner, Ramorino, Aly², et surtout les résumés si succinets et pourtant si pleins de choses de M. Paul Thomas et de M. Birt³. A l'extrémité opposée se dresse, bientôt achevée et vraiment imposante, la belle histoire de M. Martin Schanz, si complète, si exactement informée, si harmonieusement composée, si pondérée dans la plupart de ses jugements⁴. Nous n'avons rien de pareil en France, la publication de M. Lamarre étant plutôt une compilation, très utile d'ailleurs et très consciencieuse⁵; mais je me reprocherais de ne pas signaler le *Génie latin* de M. Michaut, ouvrage d'un genre original, qui contient plutôt des considérations qu'une histoire véritable, et qui, rapide sans être sec, général sans être abstrait, systématique sans être partial, est peut-être aujourd'hui la meilleure philosophie de l'histoire de la littérature latine⁶.

RENÉ PICNON.

1. Monceaux, *Les Africains*, Paris, 1896; *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1902 et suiv. M. Andollent consacre une bonne partie de son ouvrage sur Carthage à la vie littéraire de la capitale africaine (Paris, 1904).

2. Zöllner, *Grundriss der Geschichte der röm. Literatur*, Münster, 1891. — Ramorino, *Litteratura Romana*, Milan, 3^e éd., 1891. — Aly, *Geschichte der röm. Litt.*, Berlin, 1896.

3. Paul Thomas, *La littérature romaine jusqu'aux Antonins*, Bruxelles, 1894. — Birt, *Eine römische Literaturgeschichte gesprochen in fünf Stunden*, Marburg, 1894.

4. M. Schanz, *Geschichte der römischen Literatur*, 1896 et suiv. L'ouvrage va actuellement jusqu'à la fin du iv^e siècle; il doit être continué jusqu'à la codification de Justinien.

5. Lamarre, *Histoire de la littérature latine jusqu'à la fin du gouvernement républicain*, Paris, 1901.

6. Michaut, *Le génie latin*, Paris, 1900.

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

THÉORICIENS ALLEMANDS.

M. FRIEDRICH GOTTL¹.

Nous avons déjà analysé ici quelques-uns des nombreux ouvrages théoriques qui ont paru dans ces derniers temps en Allemagne. Celui dont nous nous occuperons aujourd'hui² a pour origine une communication faite à la 7^e réunion des historiens allemands (Heidelberg, 17 avril 1903). Cette communication, de l'aveu de l'auteur, était dirigée contre « la conception scientifique du monde » (*naturwissenschaftliche Weltanschauung*³) de beaucoup d'historiens et d'économistes. Elle donna lieu à une vive discussion — où Lamprecht reprocha à M. Gottl de laisser percer son idéalisme foncier (*die Protuberanzen des tieferen Ideengehaltes*⁴), et où Windelband parla et conclut dans un sens favorable à celui-ci.

Sous ce titre équivoque, *Les limites de l'histoire*, M. Gottl veut prouver que même les sciences *généralisées* de la nature, comme la géologie, la biologie évolutive, sont essentiellement distinctes de l'histoire. Là est la caractéristique, l'originalité et l'intérêt profond de son livre ingénieux, subtil, obscur parfois et d'une langue trop personnellement forgée — comme le lui a reproché Bornholm⁵.



1. Voir dans la *Revue* nos articles ou notes antérieurs : n^o 18 (Ed. Meyer), 19 (Ranke), 23 (Goldfriedrich), 24 (Grotenfelt), 26 (Linsinger). — Voir aussi les articles de Lamprecht (n^o 1), Rickert (n^o 5), Windelband (n^o 26).

2. *Die Grenzen der Geschichte*, Leipzig, Duncker et Humblot, 1901, ix-112 pp. in-8.

3. *Vorwort*, p. vi. — On sait que les Allemands appellent *Naturwissenschaft* ce que nous désignons généralement par les mots de *science positive* ou par celui de *science* tout court.

4. *Ibid*, p. v.

5. G. R. dans *Deutsche Literaturzeitung*, 26 mars 1901.

L'histoire humaine se perd-elle dans le « torrent maternel de l'universel devenir » (*der mütterliche Strom des Gesamtgeschehens*), dans le devenir des millions d'années géologiques? se demande M. Gottl au début de son livre (p. 13); ou bien y a-t-il quelque chose de spécifique dans cette partie du *Geschehen* à propos de laquelle a été créé le mot de *Geschichte*? Il insiste sur l'abîme qui sépare la géologie historique de l'histoire humaine et cherche à établir, d'une façon générale, la discontinuité, l'hétérogénéité de la nature et de l'histoire. Il y a tout un groupe de sciences qui, bien qu'elles portent la marque de la science naturelle, ont des caractères trompeurs : elles constituent la « quasi-histoire » (*Quasi-Historik*), ou encore la « méta-histoire » (*Meta-Historik*). C'est de ce dernier nom que, dans tout l'ouvrage, M. Gottl les appellera, — sous prétexte qu'elles jouent un rôle métaphysique dans la conception scientifique, naturaliste de l'histoire.

Les pages où il oppose l'histoire vraie et la méta-histoire aboutissent aux deux formules suivantes : « Dans l'*interpolation* (division en périodes) méta-historique, il s'agit d'un devenir que nous nous représentons, sur la base des lois de la nature, comme une succession causale de phénomènes, si bien que nous ne comprenons ce devenir que par analogie avec les phénomènes actuels. Dans l'*interprétation* historique, il s'agit d'un devenir où, du point de vue des lois logiques de la pensée, nous découvrons une trame d'activité rationnelle, si bien que nous le saisissons dans son enchaînement intime » (p. 56).

La méta-historique *relie*, mais elle n'*unit* pas (p. 53); elle est un « procédé de construction » (*Konstruktionsbehelf*); elle est *productive*, et non *réceptive* (p. 48) : M. Gottl multiplie les antithèses destinées à établir, en même temps qu'une opposition foncière entre les deux connaissances, la supériorité de la connaissance historique. Il montre combien ce problème est actuel : « Ce qu'a vu le regard génial d'un Dilthey et d'un Windelband, ce que cherchent à développer Rickert et Münsterberg, les considérations qu'ont présentées dans le camp des historiens, autrefois déjà, de façon brillante, Droysen, récemment, Bernheim, Lorenz, tout dernièrement encore Eduard Meyer et, avec d'autres points de départ, Schuppe et Stammler, — pour ne citer que ce qu'il y a, dans ce mouvement intellectuel, de plus marquant, de plus conscient, — tout cela, malgré des divergences considérables et non encore effacées, tend à un but unique : émanciper la pensée historique de la pensée scientifique. — Cette autonomie de la connaissance historique, en faveur de laquelle, sans doute, les œuvres des grands historiens sont le plus éclatant témoignage, mais qui peut, aussi bien, par la théorie, être établie sur de solides fondements, nous ne la prenons pas comme base d'offensive contre la science. Ce que proclament au sujet de celle-ci des savants éclairés, un Baer, un Kirchhoff, un Mach, c'est, à bien des égards, de l'eau pour notre moulin. Mais nous adoptons l'attitude défensive : nous l'adoptons contre ceux qui, dans notre propre camp, représentent la conception d'une science en dehors de laquelle il n'y aurait point de salut... C'est à Comte et à Spencer qu'ils se cramponnent, et pour eux toute la phalange de nos théoriciens de l'histoire aurait parlé en l'air. » (pp. 64-65.)

La seconde partie du livre est un « appendice » à la communication primitive dont le thème était déjà développé dans la première : mais l'appendice est plus considérable et plus important que le corps de l'ouvrage¹. M. Gottl, après avoir établi par la critique une frontière entre la nature et l'histoire, veut donner de l'histoire une notion plus positive. En réalité, il ne fait que reprendre, pour les approfondir et les compléter, les indications de la première partie. Cela ne va pas sans de nombreuses répétitions — où, d'ailleurs, les formules sont ingénieusement variées, le détail richement nuancé, et où se précisent ses idées sur la connaissance.

L'histoire est liée à l'étude de l'humanité. Mais les recherches expérimentales relatives aux origines de l'humanité appartiennent à la méta-histoire. Pour savoir avec précision où sont les bornes de l'histoire, il faut consulter l'histoire même. Ce qui est essentiel aux faits historiques, c'est d'être explicables du point de vue de la pensée logique et de ses lois (pp. 72-73). Il faut distinguer avec soin dans l'homme l'être historique et le représentant d'une espèce biologique. L'homme de la paléontologie, qu'on pourrait appeler « animal-artisan » (*Werkzeugtier*), n'appartient qu'à la paléontologie : il ne faut pas croire qu'avec lui l'histoire ait commencé (p. 82). Paléontologie et histoire sont, en quelque sorte, deux langues scientifiques différentes. L'histoire, pourrait-on dire, n'a pas de commune mesure avec la science : *Man könnte sagen, die Geschichte ist naturwissenschaftlich inkommensurabel* (p. 90). D'une façon générale, les époques, les arbres généalogiques n'ont rien à voir avec l'histoire². Tout cela a pour but de systématiser les choses spatiales d'une façon plus complète que ne le permet la simple comparaison (p. 104). Bien qu'on y use de la notion du temps, tout cela n'est ni vrai ni faux en ce qui concerne le passé. La méta-histoire a le même caractère que la théorie atomique. L'une et l'autre sont des constructions sur la base de l'abstraction *nature*. Mais il n'y a rien là de réel : l'une n'est pas plus dans le temps que l'autre n'est dans l'espace (p. 140).

C'est, en conséquence, une singulière erreur de croire que la connaissance scientifique est plus voisine de la réalité que la connaissance historique. La théorie de la connaissance établit de mieux en mieux toute la portée de cette dernière. On pourrait représenter ainsi les choses. La réalité empirique, le donné (*das Gegebene*), c'est le « vivre la vie » (*das Erleben*), où il est possible de distinguer du « vécu » et du « vivant ». C'est l'accord dans le sentiment de la vie qui fait naître la croyance à la réalité du monde extérieur, comme c'est l'accord dans la pensée et dans la trame du devenir qui fait naître la croyance à d'autres moi. C'est donc en l'activité vivante qu'il faut chercher la réalité. Or, la science positive n'a pas affaire avec cette réalité. Le « fait » le plus simple qu'elle puisse considérer est déjà un dérivé, un résidu (*Destillat*) intellectuel des actes de vie (*Erlebungen*) du savant ; et la nature, ce n'est pas la mère univer-

1. De la page 67 à la page 142, en plus petit texte.

2. C'est *Schichtung*, et non *Geschichte* (p. 93).

selle (*Allmutter*), la réalité créatrice, mais, au contraire, le résultat abstrait d'un travail intellectuel qui s'opère sur la totalité du vécu : la causalité y exprime, comme loi de nature, le principe du changement inhérent à la pensée (p. 133). Si toute connaissance procède de la vie vécue, dans la science positive un processus intellectuel s'interpose donc entre le *réel* et le *fait* : la connaissance historique, au contraire, a pour matière la réalité même. Le travail de l'historien consiste à « revivre la vie » (*Nach-erleben*). Sans doute l'histoire, au point de vue des sources, des documents, de la « réalité suppléante », laisse tomber une bonne partie du « vécu ». Mais c'est la « traduction de l'historique en scientifique » qui nous fait croire que, par l'histoire, nous connaissons seulement un mince filet du devenir : ce que nous recueillons suffit pour que nous saisissions l'enchaînement rationnel (p. 134).

Les théories physiques, la méta-histoire nous font donc prendre le « non-vivable » pour « vivable » (*des Nierlebbare als erlebbar*). L'explication courante, pseudo-scientifique, fait sortir le primaire du secondaire, le donné de son propre dérivé (pp. 140, 141). Avec l'histoire, nous touchons le fond de la réalité empirique. Les bornes de l'histoire, ce sont les bornes de cette réalité, ou encore ce sont les bornes de la connaissance véritable. La métaphysique seule pourrait avoir la hardiesse de se frayer une route en dehors de la réalité donnée. On ne peut dire que l'histoire remonte à l'infini dans le passé : les bornes de l'histoire sont *trans-temporelles* (p. 142).



« *Die Grenzen der Geschichte... sind transtemporal* » : si l'on rapproche cette phrase, qui termine l'ouvrage, d'une autre où M. Gottl dit que les bornes de l'histoire, c'est l'origine de la logique dans le devenir (p. 75), on voit où tend toute cette spéculation. Sous le couvert d'une théorie de la connaissance, c'est la philosophie idéaliste de l'histoire qui reparait. Bernheim reproche à M. Gottl de ne pas opposer aux lois de la nature la causalité psychique. C'est de lois de la pensée, c'est d'activité rationnelle qu'il est ici question. La téléologie idéaliste anime l'œuvre, sans que le mot y soit : une téléologie, un idéalisme immanent, qui distinguent la réalité empirique du domaine métaphysique.

M. Gottl est professeur de droit et science sociale à la Technische Hochschule de Brinn : il n'en a pas plus de sympathie pour la sociologie. Ses conceptions, son langage — dont nous avons à dessein respecté l'obscur mais vigoureuse originalité — sont d'autant plus instructifs qu'ils sont plus systématiques. Nous avons voulu en donner ici une idée. Nous nous réservons de préciser ailleurs les rapports de ce livre avec tout un mouvement théorique qui est à la fois plein d'intérêt et gros de dangers.

NOTE DE MÉTHODE SUR L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

C'est par des monographies régionales, fondées sur les nombreux documents inédits qu'il reste encore à utiliser — registres de consistoires, registres de baptême, archives de municipalités, papiers des intendants, documents de famille, etc... — et strictement limitées à des provinces de peu d'étendue et pour des périodes restreintes, que pourra être renouvelée l'histoire de la naissance, du développement, des vicissitudes de l'Église protestante française. Plusieurs de ces monographies ont paru durant ces dernières années¹. Il faudra retenir d'une façon spéciale, surtout à cause des méthodes employées par les auteurs, un ouvrage de M. Alfred Daullé sur *La Réforme à Saint-Quentin et aux environs, du XVI^e à la fin du XVIII^e siècles*², et celui de M. Jacques Boulenger sur *Les protestants à Nîmes au temps de l'Edit de Nantes*³.

Le volume de M. Daullé est plutôt un recueil de notes et de documents très précieux, qu'une histoire véritablement composée. L'auteur a largement puisé dans les Archives municipales de Saint-Quentin, à la Bibliothèque Nationale, aux Archives; enfin quelques papiers de famille ont été mis à sa disposition. Publiant *in-extenso*, ou résumant les documents, puis les reliant par quelques commentaires, il a pu fournir ainsi une importante contribution à l'histoire de la Réforme en Vermandois.

Dès 1561, il existe une petite église à Saint-Quentin. De 1592 à 1599, le culte réformé est célébré au Catelet où affluent les protestants non seulement du Vermandois, mais de la Thiérache, du Cambrésis, du Laonnois, du Noyonnois. Au XVII^e siècle, les protestants se réunissent tantôt à Lehaucourt, tantôt à Villers-Saint-Christophe, tantôt au château de Pommeroy suivant les vicissitudes de la guerre avec les Espagnols, maîtres des Flandres. Grâce aux documents apportés par M. D. qui a dépouillé soigneusement les registres de baptêmes subsistants et a dressé de minutieuses et très utiles statistiques, grâce aussi à de nombreuses requêtes de « ceux de la religion », à des reconsements de huguenots faits à diverses reprises sur l'ordre des évêques et établis par les curés, on peut se faire une idée à peu près exacte des ressources dont disposait le protestantisme en Vermandois au XVII^e siècle. En 1599, presque tous les fabricants et « marchands de toilette » et dix-sept compagnons figurent sur la liste des « hérétiques » de Saint-Quentin. Une requête de 1629 nous montre que les protestants étaient parmi les plus riches et les plus travailleurs des habitants de la ville. C'étaient pour la plupart des descendants de ces

1. Par exemple, *l'Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard depuis les origines jusqu'à la mort de P. Toussaint (1517-1573)* de M. John Viénot (1900, 2 vol. in-8); *La Réforme en Bourgogne* de M. R. Claparède (Paris, 1901, in-16); *l'Essai* de M. C. Cahrol sur *l'Histoire de la Réforme à Clairac* 1900, in-8), etc.

2. Le Cateau, 1901, in-8, tiré à 100 exemplaires, 302 pages.

3. Paris, Fischbacher, 1901, 1 vol. petit in-8, xviii-237 pages.

fabricants de batistes et de linons qui, persécutés par Philippe II, s'étaient réfugiés vers 1579 des Flandres dans le Vermandois français. Déjà une remontrance adressée à la date de 1602 au gouverneur de Picardie par les mayeur et échevins de la ville et destinée à faire connaître au roi « l'estat, qualité et condition de sa ville de Saint-Quentin, limitrophe des Pays-Bas », attribue les souffrances de la cité, entre diverses causes, à la présence des réformés. Elle révèle l'activité et la richesse de ceux-ci : « Davantage que ceux qui sont les plus grands trafficques de thoilettes sont la plupart de lad. Religion et sont les plus aysés ayant par le moyen de leur trafficque de si grands biens et moiens que oultre ce qu'ils emploient en leur trafficque. Ilz en ont acquis et acquièrent journellement plusieurs seigneuries et terres proches et ès environs de lad. ville pour lesquelles tenir à ferme et labourer font venir des laboureurs tant des pays bas que d'autres lieux, de lad. religion »¹.

Grâce aux documents ainsi publiés ou résumés par l'auteur, nous voyons que, malgré les vexations, la population huguenote de Saint-Quentin s'accroissait sans cesse. De 233 qu'ils étaient en 1599, les protestants étaient 800 en 1664, et formaient le dixième de la population totale. En 1679, d'après les actes du synode de l'Ile de France tenu à Charenton, la ville de Saint-Quentin occupait le second rang dans le colloque de Picardie au point de vue des cotisations fournies à la caisse synodale des provinces.

Enfin, le dépouillement des registres de baptêmes conservés depuis l'année 1668 à l'année 1685 et déposés aujourd'hui au greffe du tribunal de la ville, a permis à M. D. de délimiter la circonscription de l'église réformée de Saint-Quentin qui était à peu près enfermée dans les limites du Vermandois.

La publication de nombreuses requêtes adressées aux autorités par les catholiques de la ville, jaloux de la richesse de leurs compatriotes huguenots², ou envoyées au roi par les membres du clergé pour obtenir que les enfants des protestants soient rebaptisés dans la religion catholique ou que les temples huguenots soient fermés, celle des mémoires envoyés au gouvernement central par les intendants ou les industriels huguenots³, montre le développement des poursuites pour le fait de la religion pendant tout le cours du XVII^e siècle et les vexations qu'eut à subir, depuis l'année 1660 environ jusqu'à la Révocation, la communauté protestante.

Les procès-verbaux de démolition des temples, les « billots » de confession, les listes de réfugiés et de nouveaux convertis, les « journaux » de ceux que les théologiens bottés venaient arracher de force à leur religion, les relations de procès faits aux cadavres permettent de suivre dans le détail les terribles vicissitudes qu'eut à subir après l'année de la Révocation le protestantisme en Vermandois.

1. Daullé, p. 67.

2. Cf. en particulier la curieuse requête que M. D. a datée avec toutes les vraisemblances de 1607, p. 141-143.

3. P. 162.

Grâce à la demi-tolérance dont jouirent les protestants durant le cours du xvi^e siècle, l'Eglise put se reconstituer peu à peu. Ce fut l'œuvre de courageux pasteurs : Fr. Charmuzy, Nic. Briatte, Dolivet, etc. L'examen des dossiers relatifs aux inhumations des huguenots a fourni à M. D. des notes et des documents très utiles pour étudier ce mouvement de reconstitution du protestantisme.

C'est ainsi que M. D., s'étant seulement préoccupé d'apporter les documents intéressant l'histoire du protestantisme en Vermandois, a su nous montrer d'une façon très vivante la vie intérieure et le développement de l'Eglise réformée en ces pays et en même temps a apporté une contribution importante à l'histoire générale du protestantisme.

Tout autre est la méthode de M. Jacques Boulenger. Sans doute, pour son intéressante étude sur les protestants à Nîmes au temps de l'Edit de Nantes, il a mis à contribution des sources abondantes et encore explorées : les délibérations du Consistoire de Nîmes, les actes des synodes provinciaux, les délibérations de la municipalité. En outre, il a su habilement grouper et présenter les faits et il a fait revivre avec un très grand sens du pittoresque la vie protestante à Nîmes à la fin du xvi^e siècle. Les chapitres sur la condition des pasteurs nîmois, sur la composition et le fonctionnement du Consistoire, ses budgets, la juridiction morale qu'il exerçait sévèrement sur les fidèles, fournissent d'intéressants détails sur les huguenots d'autrefois.

Pourtant il faut regretter, et dans l'intérêt même de l'histoire, que M. B. ait cru devoir faire trop œuvre d'« historien ». Voulant étudier suivant une idée très juste le protestantisme dans une ville protestante célèbre, à une époque de crise dans l'histoire générale du protestantisme, il a cru malheureusement devoir donner sa thèse comme une illustration de la fameuse théorie mise à la mode par Richelieu : « les protestants Etat dans l'Etat ». Il veut prouver qu'« il existait dans les dernières années du xvi^e siècle à Nîmes une sorte de république calviniste à l'image de Genève, autonome en fait et possédant son gouvernement, ses finances et ses intérêts particuliers opposés à ceux des catholiques ». Pour lui donc, le Consistoire « gouvernait les habitants et par suite la ville », puisque « les huguenots en majorité pouvaient élire des consuls de leur religion ».

Mais aucun des faits apportés par l'auteur ne prouve ni, d'une part que le Consistoire ait dominé le Corps de ville et les magistrats royaux au point d'avoir gouverné la cité, ni d'autre part que les magistrats protestants soient intervenus dans les affaires de la cité en faveur de leurs coreligionnaires ou au détriment de leurs administrés catholiques.

On ne peut en effet tenir compte des raisonnements *a priori* de l'auteur ni d'allégations catholiques sujettes à caution qu'il apporte pour prouver la soi-disant oppression des catholiques par les protestants. Les documents qu'il a découverts dans les registres du Consistoire et de la municipalité de la ville témoignent bien d'une entente des anciens et des consuls mais seulement pour l'entretien des pauvres ou la défense des malheureux : le 11 décembre 1596, on décidait au Consistoire que le lendemain

il serait « pourvu sur le logement des pauvres à l'heure de midy » et on priait le juge criminel, l'avocat du roi et celui des pauvres, d'assister à la séance. La même année, deux anciens étaient chargés d'aller trouver le juge criminel « pour le prier de ne plus tenir un certain Mazel aux prisons, où sy ainsi est, qu'il lui baille alimens pour sa nourriture, atandu sa pauvreté et disette ». De même le Consistoire fait la charité indifféremment aux pauvres protestants et catholiques et à ceux-ci sans leur demander la plus petite abjuration en retour : « Jane Varlède, papiste, sera assistée de 10 sols pour une fois, atandu sa pauvreté. — La femme de Pierre Michel, bien que soit papiste, luy sera assistée de 10 souls, sans conséquence. »

A la lecture du très intéressant et très vivant ouvrage de M. B., il paraît seulement bien prouvé que deux partis existaient à Nîmes à la fin du xvi^e siècle. Le parti protestant était sans doute plus fortement organisé que le parti catholique. Il était aussi plus nombreux, plus entreprenant, plus actif; il disposait de plus de moyens d'action. Mais d'aucune façon il ne semble résulter des faits apportés par l'auteur que ce parti ait cherché à user de sa force pour s'emparer dans la cité des pouvoirs politiques afin d'assurer le triomphe de sa cause ou seulement même le développement de la religion réformée.

H. PATRY.

A la dernière séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (18 novembre 1904), M. Louis Havet, président en exercice, a terminé le discours d'usage en posant le problème suivant : « Les disciplines historiques et philologiques, domaine propre de l'Académie des Inscriptions, méritent-elles le bon nom de *sciences*? » Et il a fait sur ce sujet d'intéressantes réflexions.

Il a montré que, par rapport aux historiens anciens, il est entré en nous quelque chose de nouveau, « un esprit de rigueur et de hardiesse qui pourrait bien s'appeler l'esprit de la science »¹. Les nouvelles disciplines historiques se sont attaquées, en effet, à « des phénomènes collectifs et anonymes », à des phénomènes qui « ressemblent, pour tout ce qui intéresse le logicien, aux phénomènes étudiés par les sciences naturelles, depuis la science des organismes jusqu'à celle des astres »². « Certes, le développement du langage se fait par une multitude d'efforts subconscients, celui des institutions suppose une grande part de conscience complète; pourtant, dès qu'on les envisage sous l'aspect collectif, tous deux

1. Paris, Firmin Didot, 1904, brochure in-4, 24 pp. — P. 17.

2. P. 20.

3. P. 18.

sont analogues au devenir aveugle des créations de la nature. Il en est de même du développement des autres créations humaines, le vêtement, l'habitation, la mythologie, l'écriture..., la plastique, la musique, la poésie, car les arts mêmes ne font pas exception, ni la science, ni la philosophie. L'homme, sans doute, ne produit rien où le détail ne suppose le caprice, la pensée originale, la volonté individuelle et momentanée; mais il ne produit rien non plus où l'ensemble ne révèle la compensation des vœux contraires, l'insignifiance relative des accidents, le même déterminisme large et impersonnel qui gouverne tout l'univers¹. » L'ancienne histoire notait « tout ce qui a chance de déjouer le raisonnement » : « les nouvelles branches de l'histoire... n'existent que par le raisonnement ». Elles reposent sur cette idée que les œuvres de l'homme « sont humaines sans être pour cela extra-naturelles² ».

A cette objection, que l'histoire comporte l'observation, mais non l'expérimentation, M. Havet répond que si la paléontologie, la géologie, l'astronomie — qui n'expérimentent point — sont des sciences, l'histoire peut donc l'être aussi bien. Les astronomes, comme les géologues, sont « des historiens qui s'ignorent »; ils « débrouillent un fouillis historique, le fouillis des astres³. » — On pourrait ajouter qu'il y a souvent dans la *comparaison*, et en particulier dans la comparaison du passé avec le présent, l'équivalent d'une expérimentation.

L'histoire comporte, d'ailleurs, comme toute science, des vérifications après coup. La vérification peut se présenter sous la forme de prédiction soit d'événements non encore accomplis soit de constatations non encore faites. M. Havet emprunte à la philologie des exemples probants de prédictions de la seconde sorte⁴. — L'histoire pourrait fournir aussi des prédictions de la première sorte. Mais il semble que l'histoire-science, en son essence, aspire moins au « prévoir » qu'au « pouvoir ».

On souhaiterait que M. Havet développât les brèves mais suggestives indications de ces pages où il a parlé avec tant de foi de la méthode historique, « une des plus étonnantes créations de la pensée⁵ ».

La Société d'histoire moderne a ouvert dans sa séance de février une intéressante discussion sur la *Méthode de publication des documents de l'histoire moderne*. Nous reproduisons, d'après le Bulletin de la Société (n° 20), l'essentiel de ce qui a été dit dans cette séance sur la question.

M. Mantoux a remarqué d'abord que trois sortes de publications ont été jusqu'ici entreprises : des recueils de pièces données *in extenso*, des

1. Pp. 18-19.

2. P. 20.

3. P. 22.

4. P. 23.

5. P. 9.

catalogues sommaires, et de grands inventaires analytiques comme les *Calendars* anglais. Des trois méthodes en présence, il semble bien que la première ne soit applicable qu'à un nombre de cas très limité, lorsqu'il s'agit de documents d'un intérêt exceptionnel : encore a-t-elle l'inconvénient de faire la part très large au choix plus ou moins arbitraire de celui qui publie. On en voit l'abus dans le système déplorable des extraits. La seconde méthode, indispensable sans doute, ne suffit pas à elle seule : les chercheurs, souvent éloignés du dépôt où se trouvent les originaux, ont besoin d'indications plus détaillées que celles d'un simple catalogue. La troisième méthode serait donc celle qu'il y aurait lieu de recommander et d'appliquer de plus en plus. Elle est difficile : rien n'est plus délicat que de bien analyser des documents. C'est un exercice auquel devraient s'habituer de bonne heure les étudiants en histoire.

M. Caron estime que la question de l'édition des textes d'histoire moderne comporte un double problème : Quels documents faut-il publier ? Comment faut-il les publier ?

1° *Quels documents faut-il publier ?* L'édition *in extenso* de tous les documents de l'histoire moderne n'est peut-être pas scientifiquement désirable ; en tout cas, en raison de leur masse et des ressources limitées des historiens, elle est impossible. Il faut donc faire un choix.

Il y a intérêt à publier peu à peu tous les textes narratifs, dont le nombre est en somme restreint. Pour les documents d'archives, infiniment plus abondants, on peut distinguer, suivant qu'ils se présentent à l'état isolé ou par groupes.

Les premiers (pièces dites « autographes », « mélanges » et « résidus » des dépôts d'archives) sont publiés déjà en foule dans différentes revues spéciales ; il n'y a qu'à continuer.

Les seconds (documents formant les « fonds d'archives ») sont la grande majorité. Ils doivent être l'objet de publications raisonnées.

L'éditeur s'attachera à se rendre compte de l'importance des pièces et de l'utilité qu'en offre l'impression ; il s'assurera qu'elles ne sont pas déjà éditées, en totalité ou en majeure partie. Il se préoccupera de constituer des ensembles, en se fondant soit sur la disposition en familles que nous présentent les archives mêmes (par exemple, publication des documents émanés de telle administration, de tel corps délibérant), surtout l'agencement actuel des études historiques (par exemple, publication des documents relatifs à telle ou telle question ou série de questions d'histoire diplomatique ou militaire).

Les documents à publier une fois isolés, une grave question reste à trancher : doit-on donner tout *in extenso* ?

La réponse peut être affirmative s'il s'agit de documents d'une importance capitale et dont l'édition totale est matériellement possible. Dans le cas contraire, qui est le plus fréquent, un type de publication très recommandable, quoique jusqu'ici négligé en France, s'indique : c'est le *Calendar*, où les documents, suivant leur valeur respective, sont donnés en entier ou sous forme d'analyses. Ce système est préférable à celui qui consiste à éditer un « choix » de pièces ; il est bon que tout document

soit représenté, ne fût-ce que par une mention de quelques mots. Dans le domaine de l'histoire du moyen âge, l'analyse des documents est couramment pratiquée d'après des règles précises que l'on enseigne à l'école des Chartes; les historiens modernes auront avantage à suivre, sur ce point, l'exemple des médiévistes.

D'une manière générale, d'ailleurs, il ne faut pas hésiter à appliquer, en histoire moderne, les principes de l'érudition médiévale; ainsi, la publication des textes ayant des ancêtres communs, comme les Cahiers de 1789, peut être effectuée comme celle des chroniques de même famille; les parties originales seront déterminées et reproduites; pour les parties copiées, l'on renverra au prototype.

La question de date est essentielle; l'éditeur s'efforcera de dater toutes les pièces qui ne le sont pas. — La question de l'orthographe à adopter est discutée: s'il s'agit de documents du ^{xvi}^e et du ^{xvii}^e siècles, l'on s'accorde à penser qu'il faut reproduire littéralement; mais pour le ^{xviii}^e et la Révolution, beaucoup d'historiens croient pouvoir, sans inconvénient, moderniser les formes anciennes et rectifier les erreurs.

2° *Comment faut-il les publier?* — Il importe beaucoup qu'un recueil de textes soit matériellement bien disposé; tout doit concourir à en faciliter la consultation: variété des caractères employés, numérotation des pièces, titres courants, dates en manchette. Les documents doivent être respectés; certains éditeurs dépècent les textes qu'ils publient et en noient les morceaux dans un commentaire personnel; ce procédé est inadmissible.

L'introduction sera sobre, les notes également. Il ne faut consacrer de notices biographiques qu'aux personnages secondaires, à ceux qui ne sont point mentionnés dans les dictionnaires usuels; tous les noms de lieux sont à identifier.

Des tables sont absolument indispensables; une table des pièces, dans l'ordre où elles sont publiées, et un index alphabétique très soigné des noms propres et des matières. Il ne faut pas craindre de dépenser du temps à les établir. Un recueil de textes sans tables perd 50 0/0 de sa valeur.

L'édition des textes narratifs peut être l'objet de prescriptions particulières; l'introduction contiendra des détails précis sur le texte, manuscrit ou imprimé, reproduit; il sera utile, si l'original n'en comporte pas, d'introduire une division en chapitres.

Bien entendu, les règles indiquées sont générales et peuvent être appliquées de façon variable suivant les cas. Ici comme ailleurs, un principe doit dominer le travail historique: celui de la solidarité des efforts, de l'obligation d'adapter les tâches particulières aux nécessités de la tâche commune.

M. Lanson pense que le danger des catalogues analytiques est de laisser entièrement dans l'ombre certains côtés des documents, insignifiants aux yeux de telle personne, tandis que pour telle autre ils présenteraient un intérêt capital. Peut-être pourrait-on établir quelques règles élémentaires. Il y a des choses que l'analyse, même rapide, devrait toujours

respecter : les mots typiques de toute nature, les noms propres de personnes et de lieux, les dates. Il ne faudrait jamais oublier de les mentionner.

M. Seignobos croit qu'on pourrait indiquer le minimum de ce qui doit être publié. Un catalogue analytique bien fait doit contenir : 1° une mention, si succincte qu'elle soit, de tous les documents sans exception ; 2° les noms propres ; 3° tout ce qui est personnel et réel. Mais il faut supprimer toutes les formules, tout le fatras qui forme les trois quarts des documents officiels et qui n'a aucun sens historique ou autre.

La *Revue politique et parlementaire*, dans son numéro du 10 décembre 1904, publie sous ce titre, *Coup d'œil sur l'évolution du travail dans les quatre derniers siècles*, une leçon d'ouverture de M. Georges Renard au cours d'histoire du travail du Conservatoire national des Arts et Métiers. — L'historien doit embrasser parfois l'ensemble des faits qu'il étudie ; tenter une « œuvre de simplification », « sous peine de n'être qu'un chiffonnier du passé, un ramasseur et un entasseur de petits faits épars et sans liens entre eux » (p. 516) : c'est une simplification de ce genre, très lumineuse et très suggestive, qu'on trouve dans les pages de M. Renard. Nous allons résumer ce résumé, en nous servant le plus possible des termes mêmes de l'article.

Le système qui a prévalu dans le monde européen pendant les quatre derniers siècles, c'est le système *capitaliste* : ce système est constitué par la domination du capital-argent, du capital mobile, qui cherche à se reproduire à l'aide du travail d'autrui (entreprises, prêts). Il y a une classe marchande, commerçante, financière, qui accumule l'argent et qui prend la première place dans la société laborieuse. La transformation, les progrès techniques dans le mode de production ne sont pas, comme on l'a souvent dit, les facteurs des transformations économiques et sociales, mais sont des conséquences, au contraire, de l'extension du marché. Les phases que le capitalisme a parcourues depuis le milieu du moyen âge sont caractérisées précisément par l'étendue du cercle où s'est exercée son action : il a passé par une phase *urbaine*, puis par une phase *nationale*, et il est entré aujourd'hui dans une phase *internationale*.

Dans les républiques municipales, comme Florence, Bruges, Gand, aux *xiii^e* et *xiv^e* siècles, on voit apparaître, sur un espace plus petit, tous les traits caractéristiques des sociétés contemporaines : prédominance du capital-argent, création de grandes institutions financières, subordination de l'industrie au commerce, décomposition du travail dans les divers corps de métier, lutte de classes, expansion coloniale. — Au *xv^e*, au *xvi^e* siècle, commence la concentration politique, l'organisation des grands États. Les mêmes principes persistent qui ont présidé à la vie économique urbaine, mais ils agissent dans une plus vaste enceinte. Le pou-

voir central brise les barrières qui séparaient les villes ou les provinces, mais pour les reporter aux frontières. On voit continuer le mouvement d'ascension de la classe riche en argent — la bourgeoisie — et augmenter la sujétion de la classe ouvrière, toujours plus nombreuse. Le commerce s'étend démesurément, et peu à peu le marché se dilate jusqu'aux confins mêmes du globe. — Dans la période internationale, le milieu où évolue le capitalisme est transformé, non moins qu'agrandi, grâce aux progrès de la science, stimulés par les besoins mêmes qu'il s'agit de satisfaire. Le capitalisme porte tous ses fruits, bons et mauvais. D'une part, c'est un débordement de richesses, un extraordinaire progrès du bien-être. D'autre part, c'est l'organisation d'une véritable féodalité financière et, en face, c'est le développement du socialisme qui vise à détruire le capitalisme.

Si l'on considère que le point de départ, antérieur à l'économie urbaine, c'est l'*économie domestique fermée*, où le propriétaire produit lui-même, sur son domaine, ce dont lui et les siens ont besoin, il semble que l'idéal vers lequel on tend soit quelque chose d'analogue, mais pour l'humanité entière : l'humanité administrant le globe comme un domaine unique et fermé où, par une entente amiable, chaque pays aurait sa tâche et se chargerait d'apporter au revenu commun ce qu'il est le mieux à même de produire, autrement dit une solidarité croissante entre les nations s'ajoutant à une solidarité croissante entre les membres de chaque société.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro la nouvelle *Revue germanique*. Les deux premiers numéros en ont paru : ils présentent un intérêt très vif et répondent bien à l'intention des fondateurs d'embrasser les manifestations les plus diverses de la vie historique dans le passé et le présent. Très riche au point de vue bibliographique, cette publication est destinée à rendre de grands services. — Signalons dans le premier numéro une curieuse étude de M. Ernest Lichtenberger sur le *Faust* de Goethe, où il esquisse une « méthode de critique impersonnelle » très ingénieuse et très discutable.



En même temps que s'achève la *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France* et que s'imprime un supplément qui poussera cette *Bibliographie* de 1886 à 1900, a paru (1904) le premier fascicule (1901-1902) d'une nouvelle partie de l'ouvrage destinée à le tenir à jour¹. M. de Lasteyrie a eu pour

1. Paris, Bibliothèque Nationale, VIII-387 pp. in-4.

collaborateur M. Alexandre Vidier dans une tâche dont l'Avertissement montre toute la difficulté. L'irrégularité, l'incohérence des publications de beaucoup de Sociétés, la mauvaise organisation du Dépôt légal l'ont forcé à reculer jusqu'à 1904 la publication de la Bibliographie de 1901 et à faire chevaucher le fascicule sur les années 1901 et 1902, comme le suivant embrassera 1902 et 1903, de façon à comprendre les volumes parus après l'exercice auquel ils se rattachent.

Des notices relatives aux publications antérieures de chaque Société et deux tables, — l'une des auteurs, l'autre des matières, — ajoutent singulièrement à l'utilité de ce fascicule.



Le *Dictionnaire de l'État-Major français au XVI^e siècle*¹ qu'a publié M. Fleury Vindry est le dépouillement des quatre grands recueils manuscrits de « montres » qui existent à la Bibliothèque Nationale. Seul encore le dépouillement des « montres » de la gendarmerie a été donné. Il occupe un grand volume in-4. Les compagnies sont rangées suivant l'ordre alphabétique des noms de leurs capitaines, et des tableaux énumèrent les officiers de chaque compagnie à la date des différentes montres.

Une seconde partie renferme les notices biographiques des officiers catalogués dans le précédent volume. Ces notices succinctes ont été établies d'après les dossiers généalogiques de la Bibliothèque Nationale, les nobiliaires de province, les histoires généalogiques, les histoires locales et, paraît-il, d'autres sources encore que M. Vindry a le tort de ne pas énumérer d'une manière précise.

Bien que très incomplets — puisque l'auteur n'a dépouillé que les montres conservées à la Bibliothèque Nationale — et très confus, — l'auteur n'indique aucune de ses sources, — ces répertoires sont appelés pourtant à rendre des services à tous ceux qui s'occupent de l'histoire militaire du XVI^e siècle. — II. P.

¹ 1. vol., in-4. Bergerac, 1903, et 1 vol. in-8, Paris, Cabinet de l'historiographe, 1903.